



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

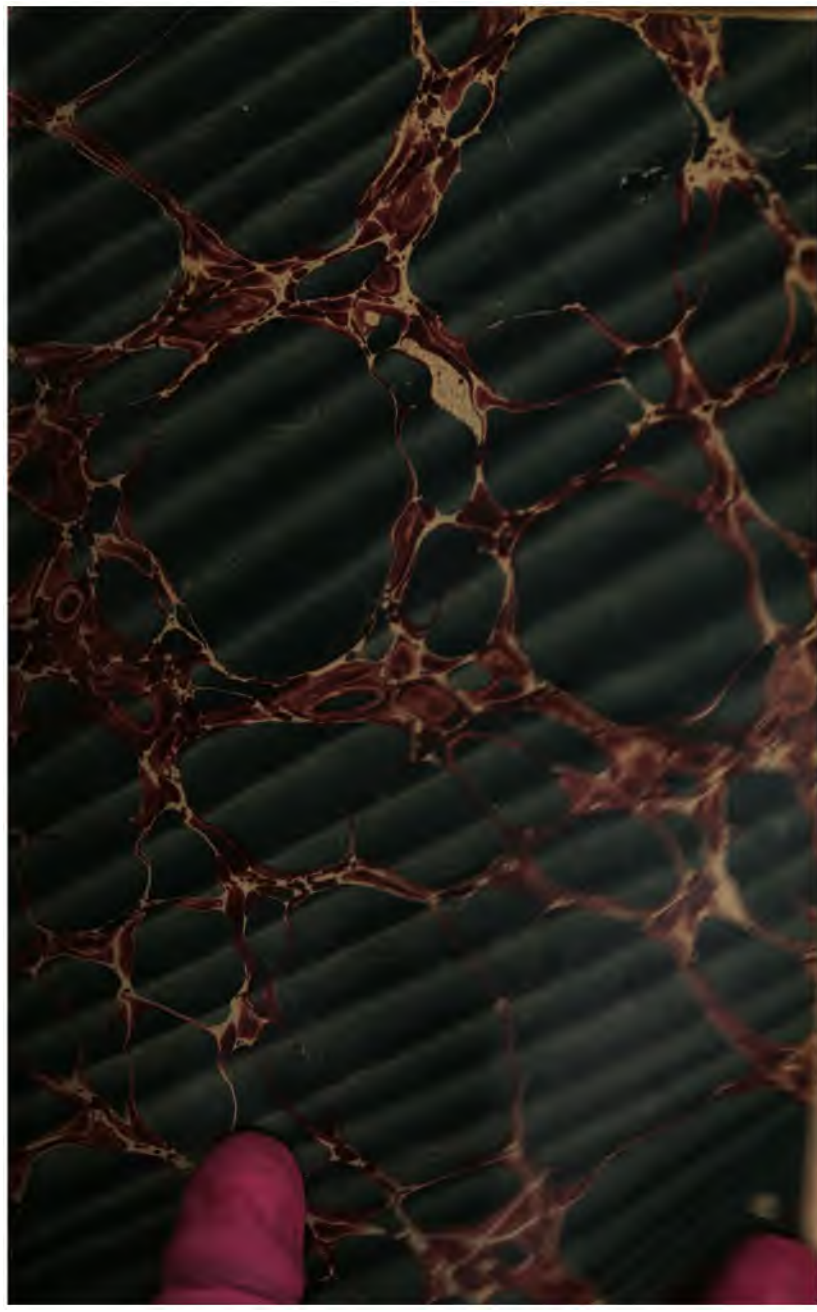


~~NS. III F. 16~~

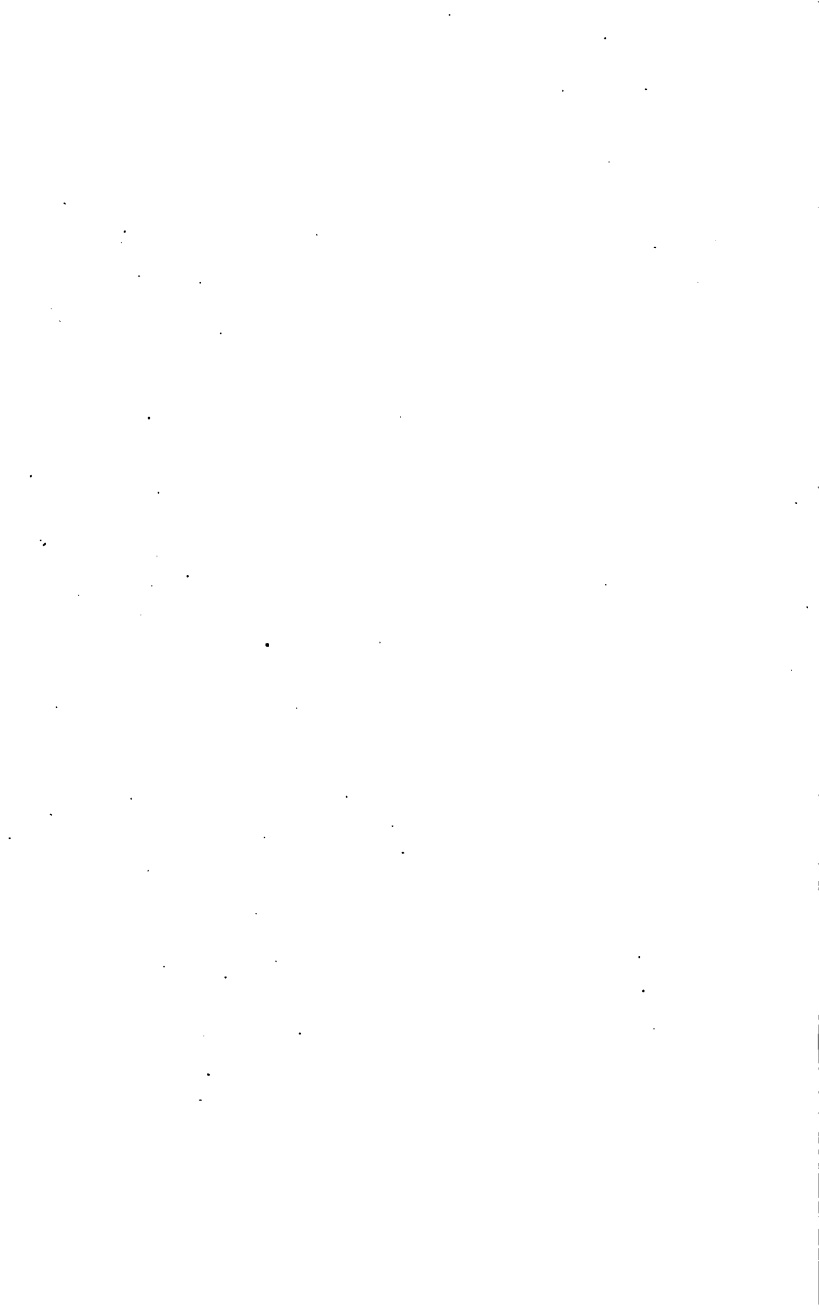


REP. F. 15881

~~+ / R 3688 A.1~~







LES TRAGI-COMIQUES

DU MÊME AUTEUR :

CHEZ CALMANN LÉVY, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

L'Avoué par amour, comédie en un acte, en vers.

Le docteur Bourguilbas, comédie en un acte, en vers

EN PRÉPARATION :

Théâtre en appel, un volume, comprenant *le Brigadier*

Furberstein, *le Roi d'Amatibou*, *le Baron de Valjoli*, etc.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES, rue Saint-Honoré, 338.

Les Intermédiaires, poésies. Un beau volume petit in-8°,

imprimé par Jouaust, sur papier de Hollande, avec

un titre et des fleurons de Claudius Popelin.

EDMOND COTTINET

LES

TRAGI-COMIQUES

POÈMES

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

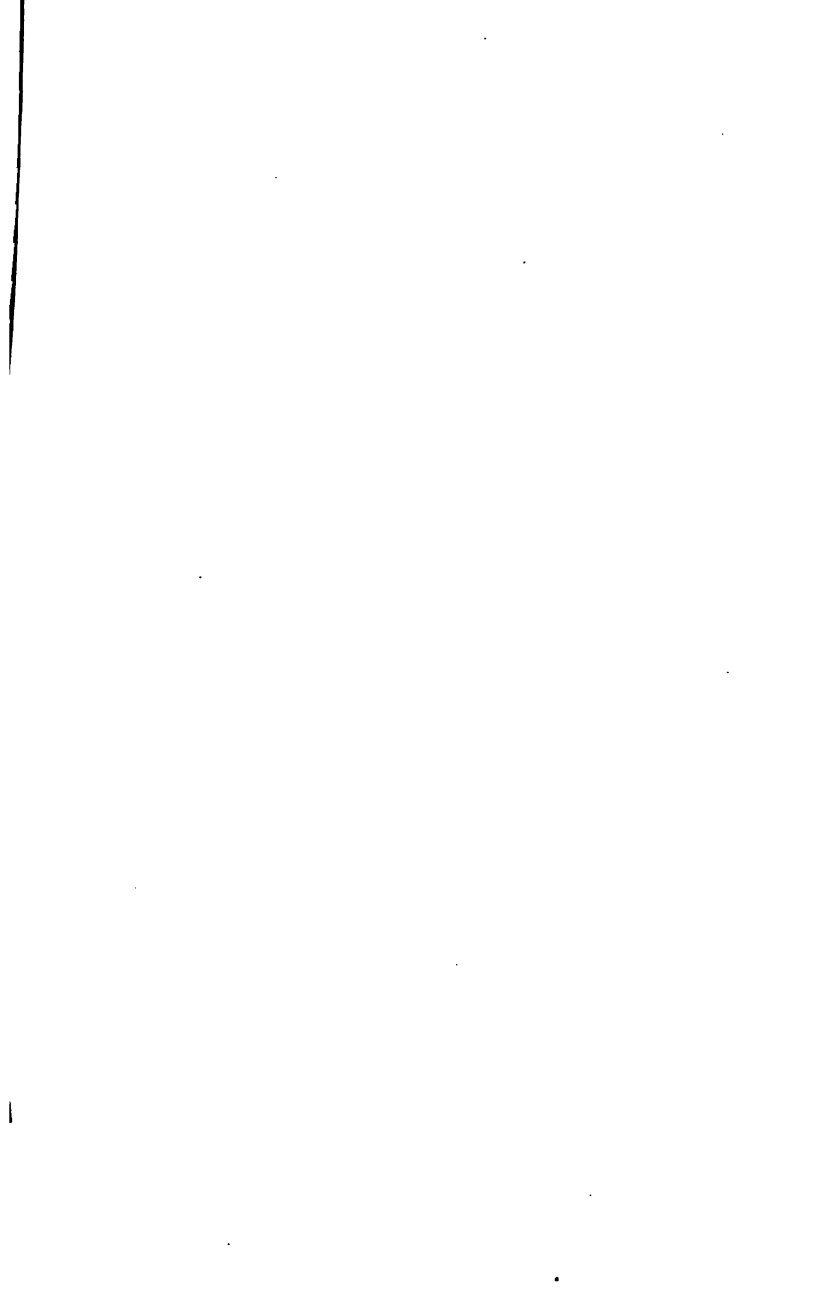
~~NS. III F. 16~~



REP. F. 15881

~~1/R 3688 A.1~~







LES TRAGI-COMIQUES





LES TRAGI-COMIQUES



DU MÊME AUTEUR :
CHEZ CALMANN LÉVY, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

L'Avoué par amour, comédie en un acte, en vers.

Le docteur Bourguibus, comédie en un acte, en vers

EN PRÉPARATION :

Théâtre en appel, un volume, comprenant *le Brigadier
Feuerstein, le Roi d'Amatibou, le Baron de Valjoli, etc.*

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES, *rue Saint-Honoré, 338.*

Les Intermèdes, poésies. Un beau volume petit in-8°,
imprimé par Jouaust, sur papier de Hollande, avec
un titre et des fleurons de Claudius Popelin.

EDMOND COTTINET

LES
TRAGI-COMIQUES
POÈMES

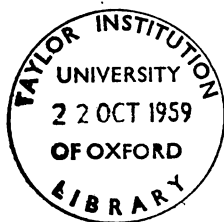
PREMIÈRE SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



Les vainqueurs de la dernière guerre foulait encore le sol français que déjà l'Assemblée nationale instituait une commission extraordinaire pour étudier les causes de notre désastre.

Après une enquête solennelle et la comparution de nombreux témoins, cette commission revenait devant l'Assemblée et lui déclarait que l'Empire avait trompé la France.

Non-seulement un bouton avait manqué à la guêtre de nos soldats, mais les soldats avaient manqué aux cadres, comme les cadres aux soldats, comme les canons aux arsenaux et les affûts aux canons. En toute chose, le déficit constaté était effrayant.

L'Assemblée ne s'en effraya pas, et, pour combler

*

le gouffre, elle y jeta sans hésitation et ~~sans trêve~~ toutes les ressources vives du pays.

Louable tâche ! à laquelle le peuple unanime coopéra de sa chair, de son argent et de son silence, se plaignant seulement qu'on ne lui en demandât pas encore assez ; tâche poursuivie avec une ardeur égale par les Chambres actuelles ; si bien qu'une muraille de pierre et de bronze est aujourd'hui debout sur notre frontière écroulée, que nos arsenaux regorgent de canons, que nos camps fourmillent d'hommes, et que la France, l'arme au pied, croit pouvoir tourner le dos à l'Allemagne.

Cette confiance est-elle justifiée ? Est-ce en vain que l'ourse, toujours à jeun, s'excite à revenir traire la vache, maintenant que les milliards reparaissent à ses pis regonflés ? Est-ce follement qu'elle se promet tout haut, après qu'elle l'aura tarie, de l'égorger, de la dépecer et d'en saler les quartiers pour sa provision d'hiver ? Est-ce avec assez d'armes, est-ce avec assez de régiments que nous sommes certains d'arrêter la gourmande et de la clouer sur son premier bond ?

Là-dessus le doute est permis, et c'est de ce doute qu'est sorti ce livre.

L'auteur a cru que l'enquête parlementaire ne s'était pas suffisamment étendue, et qu'il nous avait manqué autre chose que des fusils ou des canons se chargeant par la culasse. Il a cru que le vice des âmes et la sottise des esprits nous avaient d'abord désar-

més, et que nous ne serions pas en sûreté contre les retours de notre éternel ennemi, tant que nous n'aurions pas bouché les brèches du caractère national avec autant de soin que les trouées de notre frontière géographique.

A cet effet, il a supposé qu'une enquête complémentaire restait ouverte, où chacun était appelé à témoigner de l'état intellectuel et moral des Français.

Enquête étrangère à la politique, puisque son but serait de réformer l'homme dans le citoyen; enquête tutélaire, s'il est vrai que tant vaut le citoyen tant vaut le soldat; enquête infinie, puisqu'elle viserait toutes les conditions sociales. On en jugera par l'aperçu suivant des questions qu'elle pourrait poser.

« Où en est le mariage? comment ce ciment de l'édifice est-il entendu par nos jeunes gens? comment par nos jeunes filles?..

« La patrie? comment est-elle connue des diverses générations de ce pays?..

« Où en est la religion? Comment nos plus beaux génies ont-ils conçu Dieu? ce Dieu que Victor Hugo nous promet, et que seules les sciences naturelles nous donneront, quand, à force de le fuir, elles auront été assez loin pour le rencontrer?... Depuis l'époque

du *Dieu des bonnes gens*, la poésie française s'en est-elle fait un autre idéal?..

« La magistrature n'a-t-elle que son inamovibilité à défendre? Que penser des mœurs judiciaires, du caractère des serviteurs et des auxiliaires de la justice? *Quid* de l'homme dans le juge?..

« On a reproché justement à l'Empire son goût pour les expéditions lointaines. Le retrouverait-on dans le passé de la race? Si, par exemple, on mettait une expédition gauloise en regard d'une expédition contemporaine, que ressortirait-il du rapprochement? Sur quels points les descendants auraient-ils gagné ou perdu, si tant est qu'ils aient notablement changé?

« Où en est l'Église, chose fort différente de la religion? Le culte s'y est-il spiritualisé à mesure que le siècle se faisait plus matérialiste? La dévotion s'y est-elle épurée avec le culte? Quelles sont les espérances que ses ministres entretiennent chez ses adhérents? *Quid* de l'homme dans le prêtre?..

« Et la Science? donne-t-elle autant de moralité que de certitude à tous ses adeptes? *Quid* de l'homme dans certains savants?..

« Les Beaux-Arts sont la gloire... et la gloriole de

la France; que dit-on du développement prodigieux de la musique? etc., etc., etc..... »

C'est à des questions de ce genre que l'auteur de ces poèmes a répondu. Non pas avec des dissertations, comme dans la vieille satire, mais avec des faits; non pas avec des êtres fictifs, comme dans l'apologue antique, mais avec des êtres véritables. Interrogé sur les choses, il a livré ce que la vie avait fourni à son observation, en sorte que ses récits ne sont que les dépositions d'un témoin; interrogé sur les personnes, il les a amenées à la barre et il les a forcées à reproduire elles-mêmes les actes au milieu desquels il les avait saisies.

De là des scènes qui devaient toucher différemment l'auditoire, selon que l'horreur ou le ridicule s'en dégageaient; et c'est pourquoi le titre de *Tragi-comiques* a paru convenir à l'ensemble de ces témoignages.

Bien que notre situation soit beaucoup plus tragique que celle qui dictait à d'Aubigné son poème formidable, car, avec Metz, nous avons perdu une partie des reprises de Henri II, il était loisible d'en voir certains aspects à un autre point de vue que celui du terrible huguenot. Molière, que d'Aubigné fait rarement pressentir, Molière nous a appris que le rire aussi est favorable à la cure des maladies morales.

Et c'est sous le patronage de ces deux bons génies,

si différents mais si français, que ce livre vient humblement se placer, non sans leur emprunter cette double épigraphe, comme un bouclier contre les traits de la critique :

« On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubly et au sépulchre encloses,
Et que par les escrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité,
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance. »

D'Aubigné. — *Les Tragiques*.

« Hé! mon Dieu! nos Français, tant de fois redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés? »

Molière. — *Les Fâcheux*.

E. C.

Paris, décembre 1878.

AVIS AU LECTEUR

Indépendamment de quelques citations au bas de quelques pages, Monseigneur trouvera à la fin du volume une série de Notes auxquelles il daignera se reporter, quand une difficulté s'élèvera entre l'auteur et lui.



I

AMOUR, AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

PERSONNAGES :

GONTRAN.

GASTON.

A Paris, chez Gontran.

AMOUR, AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

Un petit salon, chez Gontran. A droite sa chambre, au fond l'antichambre. A gauche, au-dessus d'un canapé, une panoplie.

GONTRAN *seul ; il sort de sa chambre.*

Allons, c'est chose faite, et je suis trop heureux.
Cette fille est unique !... On a brisé le creux
Après qu'on l'a moulée... Et jel'aurai pour femme !
Belle, on lui sent au cœur une si noble flamme
Qu'on l'aimerait vilaine, et, riche comme elle est,
On l'adorerait pauvre.—Ah ! bonheur trop complet,
Tu me fais peur !... Il faut que j'achète une bague,
Et qu'en passant les ponts, je la lance à la vague
Pour conjurer le sort ; sans cela, foin de moi ! —
Mais, qu'est-ce que j'entends?... l'antichambre en émoi ?

Dessanglots à ma porte?... Ah ça, quel est le cuistre
Qui vient là me sonner cette aubade sinistre,
Ivrogne matinal?... C'est vous, Joseph?...

Il ouvre la porte et regarde.

Gaston !

Gaston qui pleure!...

GASTON, *dans l'antichambre.*

Ouh! ouh!

GONTRAN.

Grand Dieu! que dirait-on,
Si l'on savait au cercle...

GASTON.

Ah ! mon cher, c'est horrible !

GONTRAN.

De vrais pleurs ! Par ma foi, ceci n'est plus risible !
Entrez, asseyez-vous.

GASTON, *entrant et essayant de se dominer.*

Je sors de chez Moysin.

GONTRAN.

Votre notaire ?

GASTON.

Il est, je crois, votre cousin ?

GONTRAN.

Oui-dà !

GASTON.

Vous a-t-il dit que j'aimais sa pupille ?

GONTRAN.

Non, mais je le savais.

GASTON.

Une adorable fille,

Gontran !

GONTRAN.

Ce jugement, Gaston, vous fait honneur.

GASTON.

Voici tantôt deux ans que, comme un suborneur,
Je cache le dessein de la prendre pour femme.

GONTRAN.

Très-bien.

GASTON.

Pour l'obtenir j'aurais vendu mon âme...

Et, qu'est-ce que j'apprends de ce Moysin hideux ?
Qu'un obstacle invincible existe entre nous deux.

GONTRAN.

Diable ! est-ce sa naissance, où l'œil de ce notaire
Viendrait de découvrir quelque horrible mystère ?
Est-ce que vous seriez tous deux du même sang ?

GASTON.

Quelle bourde !

GONTRAN.

Je cherche un obstacle puissant,
Je ne trouve pas mieux !

GASTON.

Vous cherchez dans la lune,
Mon ami ! La barrière est terrestre, et commune.
C'est celle où, chaque jour, le cœur vient se heurter,
Celle qu'aucun pouvoir ne saurait culbuter,
Et que, dans ce pays où tout change de face,
Les révolutions même laissent en place :
L'argent. — L'argent maudit, l'imperturbable roi,
Met son veto d'enfer entre Louise et moi.
Ah ! j'en mourrai.

GONTRAN.

Comment? vingt mille francs de rente —
C'est ce que vous avez, pas vrai?...—

GASTON.

Mettez-en trente.

GONTRAN.

Trente mille — parbleu, c'est un joli denier! —
Paraissent à Moysin un chiffre à dédaigner?
Il vous refuse?

GASTON.

Eh! non. Comment donc, le digne homme!
Il nous verrait venir avec bonheur, ma somme
Et moi! Je n'ai, mon cher, nul doute là-dessus.

GONTRAN.

Où donc est la barrière, alors? je n'en vois plus.

GASTON.

Quoi! vous ne voyez pas le mur qui nous divise?
Je comprends!...comme moi, vous errez sur Louise;
Vous la supposez riche... Hélas! la chère enfant!
Cela n'est pas sa faute, et mon cœur la défend....

Oui, sur mon cœur j'ai là son portrait que je serre...
Mais, la pauvre petite, elle est dans la misère !
Cinquante mille francs, mon cher, dans chaquemain !
Cent mille en tout ! cent mille hier comme demain !
Et, jusques au tombeau, cent mille ! — Une fichaise !
Au cours du Trois-pour-Cent, de quoi payer sa chaise
A l'église, et donner à l'aveugle en sortant !
Ma parole d'honneur, mon cher, c'est révoltant. —
Je le dis pour Moysin, contre qui seul je peste ;
Contre Louise, oh non ! jamais ! mon cœur lui reste,
Doux ange bien-aimé ! — Mais vraiment, quand on a
Des pupilles, avec des dots dans ces prix-là,
Il faut, pour les montrer, qu'elles soient au moins louches !
Les gens, sollicités par leurs grâces farouches,
S'en garent aussitôt comme du choléra ;
Mais celles que la main de Dieu même para,
Qu'elle fit sans défaut et d'amour embaumées...
Derrière vingt verroux on les tient enfermées !
On les plonge, on les mure au profond d'un cachot !
Et l'on n'expose pas les hommes comme il faut
Au danger d'épouser la misère avec elles,
Ou de crever de rage en les laissant si belles !
O Louise ! Louise ! impeccable beauté !
Grâce ! rayon ! parfum ! candeur ! suavité !
Pourquoi t'ai-je donné ma vie à l'étourdie ?

GONTRAN.

Ah ça, mais on dirait qu'il faut qu'elle mendie !
Saprelotte, Gaston, cent mille francs et rien
Ce n'est pas même chose ! En somme, votre bien
Suffit déjà pour deux, et...

GASTON.

Pour deux, je l'accorde.
Mais pour trois !... un enfant en plus ! miséricorde !
Que devenir avec une fille à doter ?...
M'y voyez-vous d'ici ?... Je crois, sans me vanter,
Que je serais un père excellent, mais les hommes
Sont si rats aujourd'hui, veulent de telles sommes
Pour épouser, qu'à moins d'agréer un bossu,
Tout espoir de placer mon sang sera déçu.
Pourquoi se marier, alors ? — Non, ma famille
Avec moi s'éteindra ; je n'aurai point de fille,
Point de petits-enfants ; je vieillirai garçon,
Seul, infirme, exploité, pillé, mis à rançon
Par d'odieux neveux, par de vils domestiques,
Et je mourrai dans des désespoirs frénétiques.

GONTRAN.

C'est navrant.

GASTON.

Ah ! tenez, quand je pense, mon cher,

Il décroche un stylet de la panoplie.

Qu'avec un pouce ou deux de ceci dans la chair...

GONTRAN.

Laissez donc cette lame.

GASTON.

Elle est empoisonnée ?

GONTRAN.

Non, mais d'un armurier fameux elle est signée ;
Vous pourriez la gâter.

GASTON.

Eh bien, avec ceci...

Il décroche un revolver

Quand je pense, Gontran, que, sans sortir d'ici,
Je pourrais lestement quitter ce pauvre monde,
Endormir ma douleur dans une paix profonde,
Et dire à ma Louise un assez doux adieu,
Rien qu'en pressant du doigt ce bout de fer...

Le coup part.

Credieu !!

L'arme était donc chargée ?...

GONTRAN.

Il faut croire.

GASTON.

Tonnerre !

Et vous ne bougiez pas, vous ? vous me laissiez faire ?

GONTRAN.

L'arme ne craignait rien, et vous êtes majeur.

GASTON.

Heureusement aussi, je ne suis point rageur !
Sans cela, jour de Dieu ! pour votre sang-froid bête,
Je devrais vous lâcher le reste dans la tête !
A-t-on vu !... je pouvais tout net m'estropier !...
J'étais joli garçon, moi, pour me marier,
Avec un œil de moins ou l'oreille fendue !

GONTRAN.

Vous marier ?

GASTON.

La chose est-elle défendue ?

Eh oui, je me marie ! — Et moi qui l'oubliais !...
Décidément, l'amour fait d'un homme un niais,
Un bœuf, un idiot perclus de la cervelle ! —
Mon mariage en train est ma grande nouvelle ;

Eh bien, il a fallu ce coup de pistolet
Pour le tirer du fond de mon oubli complet!

GONTRAN.

Avec ce mariage — admirable surprise —
Comment arrangez-vous vos projets sur Louise?

GASTON.

Que voulez-vous! j'en suis à ce point-là fêru
Qu'avant mon dernier ban, chez Moysin j'ai couru,
Pour voir si je pouvais me résoudre à la prendre!
Si tout était compté... si l'on n'osait prétendre
A quelque indemnité d'Haïti... soit encor
A la succession Dubois, aux tonnes d'or
Que le gouvernement hollandais lui conteste...
A la mort d'un parrain... Non, rien! — Je crois, du reste,
Que pour elle on attend un miracle, un époux,
Un homme de courage!...

GONTRAN.

Enfin, qu'épousez-vous,
Vous?

GASTON *souriant d'aise.*

Dot, un million! le double en espérance.

GONTRAN.

Peste! dans ces prix-là, la femme est rare en France!

GASTON.

Je ne vous dirai pas que j'épouse Cypris...
La mienne a... tel détail dont vous serez surpris...
Mais, on s'y fait! — Déjà, moi, j'en ai l'habitude.

GONTRAN.

Qu'est-ce à dire?

GASTON.

Ma foi, c'est une belle étude!
Croiriez-vous, mon ami, qu'en sus de son apport,
Ma future vaudra très-cher après sa mort?

GONTRAN.

Si vous la vendez.

GASTON.

Oui, mais j'en suis incapable.

GONTRAN.

Je vous crois.

GASTON.

Ce serait un acte abominable.

GONTRAN.

D'accord. — Si, cependant, vous étiez ruiné...
Avec beaucoup d'enfants... qui n'auraient pas dîné
Depuis la veille...

GASTON.

Ah! dame!... — Eh bien, non! le dilemme
Ne me réduirait pas à cette honte extrême ;
J'aimerais mieux encor travailler!...

GONTRAN.

Le besoin
Fait tout faire!

GASTON.

A propos, vous serez mon témoin ?

GONTRAN.

Quel jour ?

GASTON.

Le trente.

GONTRAN.

Non. Nous serons à Venise,
Le trente.

GASTON.

Vous partez?... avec?

GONTRAN.

Avec Louise.

GASTON.

Avec Louise!

GONTRAN.

Eh oui! Mariés le vingt-neuf,

Mon bon!

GASTON.

Vous l'épousez?

GONTRAN.

On ne fait rien de neuf
Cette année. On adore une fille, on l'épouse.

GASTON, *avec résolution.*

Nous ne nous verrons plus.

GONTRAN.

Votre femme est jalouse?

GASTON.

Non ; c'est moi qui serais jaloux.

GONTRAN.

De mon bonheur ?

GASTON.

La merveille du monde est à vous !

GONTRAN.

Flagorneur !

A quel abus des mots la politesse mène !

J'ai la merveille, soit, mais vous, le phénomène...

Nous n'avons, que je crois, rien à nous envier.

GASTON, *prenant son chapeau.*

C'est égal, désormais il faut nous oublier ;

J'aurais trop à souffrir.

GONTRAN.

Adieu donc, pauvre riche !

GASTON, *à part.*

Moi, voir des meurt-de-faim comme ça ?... je t'en fiche !

Il sort.

II

LE VIEUX SOLDAT



LE VIEUX SOLDAT

Je l'avais toujours vu le même, ce vieux Roche.
Dans ces vaux de Villers où tout Paris s'accroche
Et, d'année en année, accumule ses nids,
Où, dix fois, j'avais vu les peupliers jaunis,
Et mûrir les garçons, et passer-fleur les filles,
Et de forts libertins, d'inpugnables drilles
A la fin succomber au faix de leurs travaux,
Et des ivrognes d'âge achopper aux tombeaux,
Lui n'avait ni mué, ni défailli. — Sa veste,
D'un drap qu'on ne fait plus, teinte d'un gris modeste,
Comme lui paraissait immuable. On eût dit
Qu'ils étaient nés ensemble en un bloc de granit.

Pluie ou ventsur l'habit, misère ou deuil sur l'homme,
Soleil sur tous les deux, ç'avait été tout comme.
Roche avait bien perdu sa femme et son garçon,
Et sa bru, pieds-devant sortis de sa maison,
Il avait conservé son petit-fils, et, dame,
Ce petit-fils, c'était le soleil de son âme !
Même, avec lui, de l'autre il s'embarrassait peu ;
Car, s'il faut que j'en fasse ici le triste aveu,
A quatre-vingt-dix ans il devenait aveugle.
Mais, pour trouver au pré sa génisse qui beugle,
Le chemin de l'église ou bien du cabaret,
Eût-il les yeux vidés, un paysan va dret.

Aussi, quand je revins là-bas, après la guerre,
Retrouvant celui-ci, je ne m'étonnai guère,
Et même, de sa vue escomptant le brouillard,
Un instant, sans parler, j'admirai le vieillard.

Assis, le dos au vent, sur la haute falaise,
Il gardait sa jument, qui pâturait à l'aise,
Tandis que dans un sac, pour ses chers canetons,
Il entassait de l'herbe amassée à tâtons.
Ses longs cheveux flottaient autour de son visage
Au gré du même vent qui chassait un nuage,
Et la mer miroitait aux globes de ses yeux.
Entre elle et le ciel clair, il était merveilleux.

Dans mes deux mains je pris les siennes, sans rien dire ;
Il tressaillit, sa bouche essaya de sourire,
Mais des pleurs, comme ceux du cep sous le greffoir,
Vinrent seuls envahir sa face et m'émouvoir.

« — Vous ! me dit-il enfin d'une voix fort cassée,
Vivant !... Ah ! reprit-il, qu'elle me soit passée
Cette sotte parole où l'âge s'aperçoit !...
On est toujours heureux, Monsieur, quand on vous voit ;
Je le suis, Dieu merci, de vous revoir en vie ;
Et si je pleure, allez, c'est bonnement d'envie.
Oui, votre vieille mère a fait un envieux,
C'est moi, qui de quinze ans plus qu'elle me sais vieux,
Et qui n'ai pas gardé mon bâton de vieillesse !

— Votre petit-fils ?... »

— Mort !... Et moi, la mort me laisse !... »

Oui, Monsieur, je suis là !... tandis qu'on ne sait où,
Dans quel borbier, dans quel champ maudit, dans quel trou,
Comme un chien, mon Louis est à pourrir sous terre !
On me l'a tué raide à la dernière affaire.
Ah ! dites-moi, Monsieur, qu'ai-je fait au bon Dieu
Pour qu'il me traite ainsi ? moi qui me grise peu,
Qui ne jure ni joue, et qui vais à la messe ?
Pourquoi m'a-t-il volé l'enfant de ma tendresse ? »

J'étais abasourdi de ce coup imprévu.
Ce Louis, ce petit héros, je l'avais vu,
Jeune homme faible, et, plus qu'une fille, novice ;
Son âge et sa pâleur l'exemptaient du service ;
Mais lui, comme on parlait de sa France à venger,
Un matin, il s'était enfui pour s'engager.
Cela, je le savais... La suite en était rude !
En face d'un tel deuil la langue devient prude,
Le mot manque, on se tait et l'on fait bien. — Je fis
De mon mieux pour laisser Roche pleurer son fils.
Mais, comme il en venait aux cris, je trouvai sage
De refouler le flot en coupant le passage ;
Et, détournant son cours brusquement, je lançai
Ce pauvre esprit branlant dans l'immense passé.

« — La Révolution, fis-je, sans autre forme,
La Révolution, Roche !... la vague énorme !...
Si haute, qu'après elle on s'est étonné moins
Du grand déluge !... elle eut vos bons yeux pour témoins !
Vous l'avez vue !...

— Oui-dà, j'ai vu la République,
Répondit-il, un peu surpris de ma réplique.

— Eh bien, si vous voulez, laissons votre malheur,
Et parlons de ces temps qui retrempent le cœur.
Voyons, dans votre esprit qu'est-ce qui vous en reste ?

— Ma foi, s'il m'en souvient, c'est comme d'une peste,
Mon cher Monsieur. Encor, n'en aurais-je rien su,
Si parfois l'on n'avait à mon bonnet cousu,
Comme un préservatif, le chiffon nécessaire,
La cocarde, le jour où quelque commissaire
Venait... On me l'ôtait dès qu'il était parti.

— Vous n'étiez qu'un enfant ! Vous auriez mieux senti,
Homme fait, la valeur de ce nouveau baptême.

— Vous voyez, mes parents s'en souciaient de même.

— Ignorants !... certe, alors vous l'étiez tous !... Plus tard,
Quand avec la cocarde on fit un étendard,
Quand la France, écrasant vingt races conjurées,
Appela ses enfants sous ses couleurs sacrées,
Vous avez tout compris, vous êtes accouru...

— J'ai couru me cacher, oui, dans le creux du ru,
Dans le borand bordé de houx, dans la marnière,
Et, sans moi, les brigands ont sauvé leur tanière.

— Soit ! Vous avez agi comme l'esclave-né.
L'esclave, encore vil lorsqu'il est déchaîné,
Méconnaît son sauveur et regrette sa chaîne.
Mais voici qu'il n'est plus, ce sauveur qui vous gêne ;

La Révolution tombe, l'Empire en sort,
Les vautours contre l'aigle activent leur essor ;
Vous avez âge d'homme, et votre intelligence
Sait ce qui se débat dans cette lutte immense :
Ce n'est plus seulement la patrie aux abois,
Ce sont les droits égaux que vous tenez des lois,
C'est votre part du champ gagné sur la mainmorte,
Et, j'en suis sûr, alors vous lui prêtez main-forte.
D'ailleurs, on vous appelle ici le vieux soldat...

— Oui, Monsieur ; comme tel, je touche mon mandat.
J'ai la médaille aussi, celle de Sainte-Hélène.

— Allons donc ! parlez-moi de guerre à perdre haleine !
Secouez-vous ! poussez d'Eylau jusqu'à Moscou !
Fourrez-vous dans le sang des Prussiens jusqu'au cou !

— Ah ! les gueux ! dit alors d'un ton d'étrange haine,
L'étrange vétéran ; ah ! la mauvaise graine
Ces Prussiens !... Sans parler de mon pauvre Louis,
En ont-ils fait assez du mal à mon pays !
Ah ! race de filous ! canaille ! sale engeance !...
Avec moi, par exemple, ils n'ont pas eu de chance !

— Bon cela !

— Donc, vingt ans, j'avais su me cacher...

En juin, dix-huit cent quinze, on me revint chercher.
Cette fois, j'obéis sans balancer. L'affaire,
Chacun le comprenait fort bien, était fort claire :
Il s'agissait pour nous de vaincre ou de périr,
Et, des conscrits, pas un ne devait revenir.
Les Prussiens y comptaient, mordienne ! et je suppose
Que quelqu'un d'eux, prenant une agréable pose,
D'avance se flattait de me trouer la peau.
Attendez !... Me voilà classé sous le drapeau,
Immatriculé, bon !... un peu de patience !
Il m'en fallut, à moi, pour gagner la science,
Celle d'assassiner par règle et par compas,
La charge en douze temps, l'art de tirer au pas,
Bref, tout le tremblement... Si bien qu'une semaine
Après que je fus là, j'eus les galons de laine.
C'est alors qu'on nous fit partir pour Waterloo.
Plus d'un blanc-bec versa ses pleurs comme de l'eau ;
Moi, je ne bronchai pas. Ma décision prise
Me portait, comme porte un navire la brise.
Voici ce que je fis. — Tout près de Mézidon,
Voyant le régiment s'allonger en cordon,
J'entre dans un débit pour y prendre une goutte.
Son jardin par le fond donnait sur l'autre route,
Celle de Dives ; moi qui connaissais l'endroit,
Je jette au débitant vingt francs, je passe droit,
Je traverse, je file entre les chenevières,

Je marche tout le jour, je nage à deux rivières —
Le bain n'est point mauvais dans la belle saison —
Tant qu'à minuit sonnant, j'étais dans ma maison !

Hein ? qui fut attrapé?... Ce ne fut pas ma femme,
Certe ! mais ce Prussien, cet égorgeur infâme,
Qui pensait avoir lu dans son marc de café
Que des vivants par lui Roche serait biffé.
Ma foi, s'il y tenait, il put en biffer d'autres !
Le fait est qu'à compter sur la liste des nôtres,
Pas un seul ne revint qui sottement alla ;
Et moi, mon bon monsieur, je suis encore là ! »

Il sourit, et se tut en poursuivant son rêve.

Alors moi, me levant, comme un homme se lève
Près d'un serpent, qui sort des sillons engourdis,
Tout tremblant, je fixai l'aveugle, et je lui dis :

« Ne demandiez-vous pas tout à l'heure, bon père,
Pourquoi Dieu vous avait repris dans sa colère
Votre cher fils, à vous qui ne l'offensiez pas ?
Dieu n'y fit rien. Tout homme a sa tâche ici-bas.
Soldat bien conservé, qui rejetas la tienne,
En s'en chargeant, ton fils est mort ; qu'il t'en souvienne !

III

LA PLAINTÉ D'ALFRED



LA PLAINTÉ D'ALFRED.

Comme Éros, piqué par l'abeille,
S'abat au pourpris de Vénus,
Crie à sa mère, et la réveille
Avec ses sanglots ingénus,

Et, la baignant de mainte larme,
Tend vers elle son doigt gonflé,
Afin qu'elle le souffle, et charme
Le mal dont il est affolé;

Ainsi, vers le Dieu de ses pères,
Qu'il n'invoquera pas en vain,
Tout trempé de larmes amères,
Accourt Alfred, l'enfant divin.

« O Dieu juste ! ô Dieu, que je souffre !
Ah ! mon cœur, ah ! mon faible cœur,
Quel plomb en fusion, quel soufre
Remplace ta rouge liqueur ?

Et de quel crime est-ce la peine ?
Quel code d'enfer a pour loi
Qu'une torture surhumaine
Déchire un enfant tel que moi ?

Je n'y peux plus durer, je pleure,
Et je crois que je vais mourir...
Il faut qu'il se fasse sur l'heure
Un miracle pour me guérir.

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

LE DIEU JUSTE ET BON.

Me voici. — Qui donc à ma porte
Élève la voix ?... Toi, l'enfant !
Un buffle ne l'a pas plus forte
Quand c'est sa narine qu'on fend.

ALFRED.

Ah ! c'est bien pis qu'une narine !
C'est mon faible cœur, ô mon Dieu,
Qu'on a percé dans ma poitrine
D'une flèche... non, d'un épieu !

LE BON DIEU. .

Encore un accident de chasse !

ALFRED.

Serviteur ! ce n'est pas au bois,
Au passage de la bécasse,
Que se font les coups que tu vois !

LE BON DIEU.

Où donc, mon mignon ?

ALFRED.

Dans le monde,
Dans l'égoût qu'on nomme Paris,
Au milieu de la foule immonde
Qui n'a pas entendu mes cris.

LE BON DIEU.

Sans doute elle est fort occupée...

ALFRED.

Oui, pour un salaire incertain,
Pour courir après leur lippée
Ces gens-là se lèvent matin.

LE BON DIEU.

Mais d'où vient ton mal?

ALFRED.

D'une femme.

LE BON DIEU.

Eh quoi ! ta femme s'est permis...

ALFRED.

Ce n'est pas la mienne, l'infâme !
C'est celle d'un de mes amis.
Je suis garçon.

LE BON DIEU.

Comme moi.

ALFRED.

Pense
Que j'en étais fou ! qu'elle a pris,

Sans me demander ma dispense,
Un autre amant!

LE BON DIEU *poliment.*

J'en suis surpris.

ALFRED.

Sais-tu que j'ai, deux fois, bon père,
Posé le fer sur mon sein nu?

LE BON DIEU

On t'a lié les mains, j'espère!

ALFRED.

J'étais seul... je me suis tenu;

J'ai la peau d'une sensitive;
Au plus léger attouchement
D'une ferraille destructive,
Elle rentre instinctivement.

Mais que mon âme est donc mutine!

LE BON DIEU.

Qu'as-tu fait pour la contenter?

ALFRED.

Je me suis plaint à Lamartine,
Qui n'a pas daigné m'écouter.

LE BON DIEU.

Alors, il valait mieux te taire.

ALFRED.

Non, quand je souffre, j'aime fort
Crier tout mon saoul, et Voltaire,
Quand je ne dors pas bien, a tort.

Dort-il content, lui, l'horrible homme
Par qui fut mon ciel dépeuplé ?

LE BON DIEU.

Oui, je crois qu'il a fait un somme
Et qu'il ne l'avait pas volé.

Sa journée avait été rude !

ALFRED *scandalisé.*

Seigneur, comment en parlez-vous !

LE BON DIEU.

Tu le vois, comme un Dieu peu prude.
J'aime assez Voltaire, entre nous.

Il m'adressa des politesses
Dont je lui saurai toujours gré,
Et, quand il eut le cœur navré,
Il garda pour lui ses tristesses.

ALFRED *piqué*.

C'est pour moi que l'on dit ceci ?

LE BON DIEU.

Non, Alfred, non, c'est pour un autre.
Va, va, je t'aime bien aussi.
Achève en paix ta patenôtre.

ALFRED.

Eh bien, je suis au désespoir !
Peu s'en faut que je ne me pende :
J'ai perdu ma mie hier soir !

LE BON DIEU.

Prétends-tu que je te la rende ?

ALFRED.

Fi ! suis-je un être sans pudeur ?
Pour rattraper une coquine
Je dérangerais ta grandeur ? —
D'ailleurs, sous certaine basquine
J'ai lorgné, ce matin...

LE BON DIEU.

Morbleu !
Poète aux désespoirs fugaces,
Ta clameur n'était donc qu'un jeu ?
T'avouerais-tu que tu m'agaces ?

ALFRED.

Non ; je souffre comme un damné...
Et je jouis comme un archange.
Même, je ne suis acharné
Que contre ce maudit mélange ;

Je voudrais jouir seulement. —
Et c'est pour gagner cette grâce
A notre misérable race
Que je te prie en ce moment.

O toi , qui peux tout sur la terre...
Et sur la lune... réponds-moi !
Le mal, quel est donc ce mystère ?
La douleur, quelle est cette loi ?

Pourquoi, quand ta faveur abonde
Comme un miel, dans nos vœux remplis,
Faut-il quitter ce pauvre monde
Avant ses cent ans accomplis ?

Pourquoi l'épine sous les roses ?
Pourquoi la soude dans les mers ?
Pourquoi l'endroit des belles choses
A-t-il de monstrueux envers ?

Pourquoi voit-on des femmes douces
Offrir l'arsenic en bonbon ?
O Dieu juste, pourquoi les rousses ?
Et les négresses, à quoi bon ?

Pourquoi l'or, comme la poussière,
Sous nos pieds n'est-il pas commun ?
Pourquoi ne fais-tu pas, ô père,
Mille écus de rente à chacun ?

Les tiennes n'en seraient pas pires,
Puisqu'il ne t'en coûterait rien,
Et puisque du néant tu tires,
Gratis, le mal comme le bien ;

Et nous, plus contents que tes anges,
(Qui ne le sont pas tous les jours)
Nous ferions sonner tes louanges
Jusqu'à tes immortels séjours.

LE BON DIEU, *après un temps.*

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé...
N'importe ! — qui vivait au collège enfermé.
Dans son lit, chaque soir, il faisait sa prière,
Et répandait, devant mon trône de lumière,
Avec son petit cœur, ce vœu fixe et fervent,
Qu'un bâillement fautif coupait le plus souvent :
C'était, que la semaine... eût... rien que des dimanches !
Tout juste à la même heure, en retirant ses manches,
Sa sœur, une fillette, avant de se coucher,
D'une voix à fléchir les côtes d'un rocher,
Me suppliait... qu'au moins les tartines futures
Fussent faites sans pain, rien que de confitures ! —
Et moi, qui vois monter beaucoup de vœux pareils,
Je riais, en peignant ma barbe de soleils.
Cet apologue a-t-il besoin d'un commentaire ?

ALFRED.

Va toujours.

LE BON DIEU.

O cervelle obtuse et réfractaire !
Que te faut-il de plus ? Comment ne sens-tu pas
Que l'homme est un enfant au collège ici-bas ?
Que la Terre n'est pas son paternel domaine ?
Qu'il y vient épeler six jours de la semaine,
Afin que, le septième, à sa besogne expert,
Il rentre chez son père et lise à livre ouvert ?
Et que, si je permets au paresseux insigne
D'accuser l'almanach, le pensum, la consigne,
C'est que l'homme-écolier les bénit, quand il sort
Avec cet *exeat* qu'il appelle la Mort ?

ALFRED.

Encore une jolie affaire,
La mort !... digne de compliment !
Ne pouvais-tu donc pas nous faire
Quitter le collège autrement ?

LE BON DIEU.

En ballon, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Peut-être !

Avec certain gaz... à trouver,
Je vois déjà par sa fenêtre
Le mourant prêt à s'enlever.

LE BON DIEU.

Et l'attraction, qu'il oublie?...
La loi de Newton, qu'en fais-tu?...
Au sol l'attraction vous lie,
Fussiez-vous moins lourds qu'un fétu !

Il faut donc mourir, ô poète,
Comme on meurt, afin que l'esprit
Puisse sortir de la planète
Où reste le corps...

ALFRED

Qui pourrit...

LE BON DIEU.

Non, qui pèse.

ALFRED.

C'est un système !

LE BON DIEU.

C'est de la physique.

ALFRED.

D'honneur !

La seule physique que j'aime
Est celle qui tend au bonheur !

LE BON DIEU.

Le bonheur, c'est ta ritournelle !
Je t'avertis que j'en suis las ;
Mais, puisque tu ne cesses pas
D'exhaler ta plainte éternelle,

L'ami, sache que mes bienfaits,
Pour dresser l'être raisonnable,
N'ont pas d'aussi puissants effets
Que les peines dont je l'accable.

Ce que vous appelez des maux
Sont des éperons d'industrie !
Demande aux autres... animaux
Si pour eux l'excitant varie.

Diras-tu que pour les humains
La pointe en est plus acérée ?

C'est qu'ils sont sortis de mes mains
Comme une espèce préférée.

Où, sans ces maux que tu maudis,
Vautrés sur les biens trop faciles,
Vous seriez des bêtes !... tandis
Que vous êtes des imbéciles.

IV

LE CHRIST DE BONNAT

*Que li juge soit fors et estables et de bon
corage, non pas de moe ne de vaine
gloire.*

BRUNETTO LATINI (*Trésor*).

LE CHRIST DE BONNAT.

Ce n'est pas qu'un procès au Palais m'amènât ;
J'avais voulu revoir le Christ qu'a peint Bonnat,
Et l'ivresse d'amour profonde et violente
Que la victime goûte en sa torture lente.
Pourquoi tout tribunal est-il gratifié,
Sur son grand mur, d'un Christ ainsi crucifié?...
Du juge ou du larron, qui vise cette image?...
Le larron, qu'à souffrir sa peine elle encourage?
Le juge, qu'un exemple immortel avertit
Que dans tout innocent il meurtrit Jésus-Christ?...
Trouvera qui pourra la leçon de l'emblème;
Moi, je ne cherchais là qu'une toile que j'aime.

Ce chef-d'œuvre me va ravir pour tout un jour,
Pensais-je. — J'entre donc dans la salle où la Cour
Siégeait, car elle ouvrait la session d'assises,
Et, tout à coup, parmi les faces indécises
Des juges, sommeillant sous les pieds du Dieu nu,
Mon œil surpris rencontre un visage connu,
Celui d'un vieil ami de collègue. — Le sire
Était là pour vaquer aux gens qu'il faut occire ;
C'était le *grand bêcheur*, comme on dit en argot,
L'avocat-général, pour parler comme il faut.

Nous nous voyions ailleurs, dans le monde, au théâtre ;
Nous nous disions souvent quelque bonjour folâtre ;
Mais, ici, dans son temple et sous son grand harnois,
J'admirais mon ami pour la première fois.
Je veux te présenter, lecteur, ce galant homme.

Pauvre et fier, il vivait de ses biens économe,
Et, ménageant sa bourse en ces temps dissolus,
Avec sa conscience il comptait encor plus.
Sous l'Empire, il avait manqué de complaisance ;
Bien que la liberté pour lui fût la licence,
On l'avait vu parfois poursuivre mollement
Des libéraux, au prix de son avancement.
Catholique et croyant, un mariage riche
Eût volontiers fumé son héritage en friche,

Et lui s'y fût prêté... sinon qu'il aimait mieux
Vivre seul, qu'à coté d'un sac, même pieux,
Si ce sac n'était pas l'enveloppe d'une âme,
Et d'une âme logée en un beau corps de femme.
Or, à fouiller tous ceux qui s'étaient présentés,
Ses bons désirs s'étaient promptement rebutés,
Car, sans faute, ils avaient trouvé la nymphe incluse
Ou stupidement laide ou laidement obtuse ;
Mon ami s'était donc au célibat fixé.

Mais, sur place, il avait tout de même avancé,
S'il est vrai qu'une femme exquise entre les belles,
La plus fine parmi les plus spirituelles
D'un faubourg où l'esprit est à ce sexe-là,
L'avait précisément aimé pour tout cela.
Au fait, depuis cinq ans, la divine marquise
Ne prenait que son bras pour aller à l'église,
Et, le soir, dans sa loge on ne voyait que lui
Pour l'aider à gober l'opéra sans ennui ;
Le marquis s'y montrant à peine une minute,
Et seulement les jours où « la petite brute »
Qu'il protégeait — j'en parle ainsi qu'il en parlait —
Daignait exécuter son pas dans le ballet.
Ainsi loti, notre homme était fort enviable.

Avait-il de surcroît l'éloquence à la diable
Qui fait qu'un magistrat est l'ange du Palais ?

Je pouvais le savoir bientôt, si je voulais ;
Oui, dans ce même jour dont je conte l'histoire,
Grâce à l'enseignement de son réquisitoire.
Je n'avais qu'à rester au milieu des badauds,
Qu'à me dissimuler à l'abri de leur dos,
Dans une heure, j'aurais ma conviction faite.
Bah ! je pris le parti de m'en payer la fête.

Le procès où j'allais mesurer mon ami
Ne se trouva point plat et banal à demi.
Pas de poison en jeu, partant pas d'expertises ;
Pas d'illustres savants échangeant des sottises
Et laissant, pour seul fruit de leurs débats ardu,
Le doute universel aux jurés éperdus ;
Pas de femme coupée en vingt morceaux ; la mode
N'en avait point encore adopté la méthode ;
Non, le menu du jour offrait, pour tout régal,
L'éternel drame intime et quasi-conjugal
De l'ouvrier honnête, amant d'un coquine ;
Fier d'avoir ses beaux yeux dans sa chambre mesquine,
Heureux de manier, pour lui gagner du pain,
Un cuir puant, — c'était un fils de saint Crépin —
Conflant, et bientôt trompé ; versant des larmes,
S'éloignant ; puis, repris par d'invincibles charmes,
Pardonnant, ou, plutôt, demandant à genoux
Son pardon ; pardonné, mais désormais jaloux ;

Soupçonneux, proférant d'imprudentes menaces,
Publiquement, devant des voisines bonasses
Qui s'en souviendront bien; puis, trompé de nouveau,
Furieux, s'embusquant dans le petit caveau,
Au pied de l'escalier, (voir le plan à l'annexe)
Puis, bondissant de là sur la fille perplexe
Et lui plongeant deux fois son tranchet dans le sein.
Et la portière a fait arrêter l'assassin. —
En conséquence, il est déféré pour ses crimes,
Dont acte, et cætera... coût: sept francs dix centimes.

Tandis que sur ce ton le greffier babillait,
Sur le Christ je levai les yeux... Le Christ baillait.

Quant à l'homme, tenu là, dans la souricière,
En honneur, on eût dit un accusé de pierre.
Tête basse, les yeux fort rouges et bouffis,
Ses regards en dessous, à qui les eût suivis,
Sans qu'un seul mouvement dénonçât leur portée,
Eussent pourtant fait voir une femme effrontée;
Qui, parmi les témoins, d'un sourire dispos
Paraissait accueillir d'équivoques propos.
Cette femme, c'était sa victime. — Blessée,
Portée à l'hôpital, là, vivement pansée,
Fiévreuse un jour, ensuite à bouche-que-veux-tu
Nourrie, et de l'interne exerçant la vertu,

Elle en était bientôt sortie, à ce point grasse
Que du fer sur sa peau l'on eût cherché la trace,
Tandis qu'elle emportait, n'ayant rien dépensé,
Tout un trésor de vice en deux mois amassé.

Dirai-je maintenant quelle fut l'audience ?
Comment le meurtrier, dans son insouciance,
Avoua tout ? comment la victime, à son tour
Meurtrière, mais belle, et plaisant à la Cour,
De son verbe affilé chargea le misérable ?
Quel fut dans cet ennui le témoin secourable
Qui fit rire, en lançant, l'honnête Alsacien,
Un mot que son accent rendait drôle, si bien
Que le bon président — le trait est méritoire —
Le lui fit répéter pour charmer l'auditoire?...
Dirai-je aussi que, seul à décharge cité,
Le patron du coquin fut à peine écouté,
Quand il vint déclarer qu'ayant connu cet homme
Laborieux toujours, sobre, exact, économe,
Il ne lui reprochait que son stupide amour
Pour une gueuse à qui des gueux faisaient la cour ?
Un murmure accueillit cette parole forte
Que l'un des conseillers tança de bonne sorte.

Mon camarade enfin se leva pour parler.

Réquisitoire bref, dont je pus contrôler
Le bon style, mais fou dans sa dure vindicte !
Rien que la mort, selon cette éloquence stricte,
Ne pouvait expier le forfait du jaloux !
L'âne de La Fontaine, accusé par les loups,
Ne fut pas pourchassé d'une plus rude escrime.
J'en riais de pitié ; mais quand, parlant du crime,
Mon gaillard s'écria : « Messieurs, voilà le fruit
De ce concubinage abject, où se détruit
La classe pauvre !.. » alors, songeant à sa marquise,
Je ne pus retenir un : « oh ! oh ! » de surprise ;
Et le Christ — fut-ce un jeu du jour qui s'éclipsa ? —
Le Christ tourna vers lui les yeux, et le fixa.

Moi, debout, je lui fis une vieille grimace
Qu'au collège, jadis, nous échangeions en classe ;
Il la vit, il rougit, il broncha sur un mot,
Mais, en brave garçon, il se remit bientôt
Et termina son speech, non sans quelque amertume.
Cela fait, il s'assit, se jeta sur sa plume
Et griffonna, tandis que parlait l'avocat.

Celui-ci, soit que l'art des Lachaud lui manquât,
Soit qu'il jugeât sa cause à l'avance gagnée,
Usa d'une éloquence encor plus épargnée.
A peine fournit-il quelques phrases, priant

Le jury d'être doux pour son piteux client,
Et vite, comme fait le joueur, qui retourne
A ses cartes, après un tracas qu'il ajourne,
Il reprit, au profit d'autres gens à rabats,
Ses voisins, des caquets qui n'en finirent pas.

Voilà les débats clos ; le juge les résume ;
La nuit tombe ; aux lueurs des flambeaux qu'on allume
Je vois que l'accusé n'est plus là ; les jurés
Se sont, pour rédiger leur verdict, retirés.
Cependant un huissier, d'une façon accorte,
Me tend un pli. J'y lis :

*« Que le diable t'emporte,
Animal ! j'ai failli pouffer en te voyant !..
Passe à mon cabinet... En me déshabillant
Après l'arrêt, j'aurai quelque chose à te dire,
Et je te tirerai les creilles, sans rire. »*

J'acquiesce d'un geste, et je suis retenu
Par le jury, déjà sur ses bancs revenu.
Verdict : — « Sur mon honneur et sur ma conscience,
Dit le chef, d'un air vif qui donne confiance,
Sur les trois questions notre réponse est : oui. »

A ce mot, mon voisin paraissant réjoui,
Je me penche ét, tout bas, je lui dis à l'oreille :
« Pour combien en a-t-il ? » car j'ignore à merveille
A quelles questions ce oui donne l'aveu.
Mon voisin ne sait pas ; il est sourd comme un pieu ;
Il vient aux tribunaux se chauffer quand on gèle.
Le président ordonne alors de sa voix grêle
D'introduire à nouveau l'accusé. — Le voilà,
Tremblant... L'infortuné n'a donc personne là
Pour lui souffler que dans six mois il sera libre?..
Le président, d'un ton où nul accent ne vibre,
Prononce enfin l'arrêt : — A PERPÉTUITÉ.

C'est le bainé !!!... Et j'ai cru le jaloux acquitté,
Ou tout comme !.. Et sa peine infâme est éternelle !..
Le frisson de l'horreur m'en va jusqu'à la moelle.

Mais lui, le malheureux qu'on vient de ramener
Pour qu'il s'entende ainsi par un homme damner,
Comment accepte-t-il cette justice inique ?

D'abord, il n'y croit pas ; un sourire ironique,
Comme s'il se moquait de lui-même, distend
Ses lèvres ; il se dit : C'est un rêve !.. il attend.
Puis, il voit la stupeur sur nos figures pâles,

Il frémit, il se penche en avant, sur les stalles
D'où se lèvent déjà les avocats pressés...

«—Eh bien, lui dit le sien, oui !.. les travaux forcés!
Nous pouvions avoir pis...

—Oh non ! répond d'un souffle

Le pauvre être, et dressant sa face, que boursoufle
Un immense sanglot qui monte en l'étouffant :

« Non ! non ! répète-t-il avec des pleurs d'enfant,
Non ! pas cela ! la mort plutôt ! je vous en prie !... »

Et sous son banc il tombe, il se débat, il crie,
Il sanglotte, et le cœur à l'entendre se fend.

Le juge fait un signe aux gardes, on le prend ;
Dans le lambris obscur est cachée une porte ;
Elles'ouvre et, hurlant, c'est par là qu'on l'emporte ;
Et quelque temps encore arrivent ses cris sourds.

Mais quelle émotion nouvelle !.. Les bois lourds
Du cadre qui retient le Christ en sa dorure
Sans doute ont fatigué leur débile ferrure,
Car, au moment précis où l'homme disparaît,
Un clou cède, le Christ, sans rencontrer d'arrêt,
Glisse le long du mur, tombe, et, quand il y touche,
Rebondit au parquet de la salle farouche.
Un indicible effroi glace les assistants...
Enfin une poussière où, pour quelques instants,

Le tribunal entier a disparu, s'efface,
Et l'on revoit le juge et le Christ face à face.
Ce juge, c'est celui qui siégeait au milieu,
Le président ; ses mains repoussent l'Homme-Dieu ;
D'un effort convulsif au lambris il l'appuie,
Et, retournant vers nous sa tête qu'il essuie :

« J'en suis quitte, dit-il, pour la peur !... que chacun,
Oubliant au plus vite un accident commun,
Dans le respect qu'il doit à la Cour se retire. »

Et la foule, en effet, s'écoule sans mot dire.

II

En un instant, je suis auprès de mon ami,
Dans son cabinet.

— « Hé ! quel visage blémi !
Me dit-il, te voilà plus blanc que ta chemise !
Qu'as-tu donc ? C'est ce Christ, qu'une corde mal mise
A laissé choir, qui peut...

— Il s'agit bien de lui !
Répliqué-je, l'on voit d'autres Christs aujourd'hui !

Que ceux que l'on accroche aux parois de vos salles!

— De qui veux-tu parler?

— De cet homme aux mains sales,
De ce vil ouvrier, Othello de bas lieu,
A qui votre sentence a fait le sort d'un Dieu !

— Ah ! ah ! dit-il, il l'a de travers avalée !
Ta sensibilité s'est alors affolée,
Naïf !

— Quoi ! le boulet à perpétuité,
En échange d'un coup mille fois mérité,
C'est encore trop peu pour que le cœur m'en saute ?

— Si ton Dieu s'est fourré le boulet, c'est sa faute !
Où diable a-t-il été pêcher son avocat ?

— Hé ! le pauvre homme ! un bon, pour qu'il se l'appliquât,
Coûtait trop cher !

— Tant pis pour lui ! Lorsque l'on manque
De tout, et par-dessus tout, de billets de banque,
On ne se donne pas le luxe d'égorger.
Qu'un avocat vous sauve en ce brillant danger,

Le taux du sauvetage atteint des sommes folles!..
Ah! ah! ton savetier, avec ses quatre oboles,
Était bon là! Parbleu, maître Je-ne-sais-qui
Te l'a, pour son argent, honnêtement servi!
Il n'a pas seulement posé, le triste hère,
La question de coups et blessures! si claire!
Si simple! et grâce à qui la plus forte rançon
De son client, n'allait qu'à deux ans de prison!

— Deux ans, au lieu du bagne à vie!

— On peut m'en croire.

— Cette question, toi, dans ton réquisitoire
Pourquoi ne l'as-tu pas posée?

— Où sommes-nous!

S'écrie, en se frappant des paumes les genoux,
Mon ami, dont le rire épanouit la panse.
Moi? je devais aider l'accusé?

— Je le pense!..

Je crois tout intérêt de la société,
Par toi, son avocat public, représenté;
Celui de l'accusé comme un autre!

— Folie !

Sa vindicte, voilà l'intérêt qui me lie.
Je demande le prix du crime, le jury
Est là pour l'abaisser, si je l'ai renchéri.
Il sait bien qu'à l'envi des marchandes de roses,
Toujours en mon marché je mets au pis les choses,
Afin qu'ayant subi le rabais attendu,
Je retrouve à la fin ce qui m'est vraiment dû.

— Mais si le jury dort, c'est l'accusé qui paie !

— D'accord ; pour l'accusé la farce n'est pas gaie.
Qu'il fasse donc chorus avec les bons esprits
Contre ce sot jury, digne de tout mépris..
Tiens, sais-tu qui j'ai vu dans ses rangs, ce jour même ?
Mon épicier ! Voilà jusqu'où va le système.

— Quel système ?

— Voyons, n'est-il pas révoltant
Que moi, vieux magistrat, peut-être compétent,
Je quémande humblement le verdict d'un bêtire
Qui, pour le prononcer, ne possède de titre
Que sa qualité d'homme ? et qui ne pourrait pas,
Comme tel, dépasser ma cuisine d'un pas ?
Il vient dans mon procès partager mon office !
Est-ce que j'ai ma part, moi, dans son bénéfice ?

— Non, dis-je, et c'est fâcheux, car, en ce siècle-ci,
Le magistrat est pauvre...

— Et probe, Dieu merci !

— Et probe. Seulement...

— Seulement quoi ?

— J'enrage

Quand je l'en vois si fier !

— Allons ! très-bien ! courage !

Critiquons la fierté de l'homme probe !

— Non !...

Même je la louerais... d'un petit compagnon,
D'un cocher d'omnibus, d'un balayeur des rues,
Gens dont les portions sont pourtant moins congrues
Que la vôtre... J'en vois qui sont probes aussi,
Qui retrouvent, à jeun, quelque banquier transi,
Et qui, lui rapportant parfois une fortune,
Ne veulent accepter de récompense aucune ;
Eh bien, le plus souvent, ces pauvres probes-là
Ne se rendent pas plus superbes pour cela ;
Ils ne méprisent pas du tout l'espèce humaine ;

Leur langage ne prend nulle hauteur soudaine ;
Ils laissent un *Monsieur* devant le nom des gens ;
Et, s'adressant au sexe, ils lui sont indulgents
Jusqu'à l'interpeller des noms dont on l'appelle,
Et jamais de ces mots : Fille ou femme une telle !
Tandis qu'en son Palais maître Perrin-Dandin,
Depuis qu'il ne vend plus pour un quartaut de vin ¹,
Fût-ce de bon muscat, sa justice inégale,
Du plus fumeux encens lui-même se régale,
Et s'en grise, et, ravi d'avoir lavé ses mains,
Traite du haut en bas le reste des humains.
Parvenu de l'honneur, il est fier d'être probe !

— Allons, allons, me dit, en retirant sa robe,
Mon ami, je vois bien qu'on ne t'a pas changé !...
Tu mourras dans la peau d'un mouton enragé ! »

Alors, comme d'habit, changeant soudain de mine,
Et, d'une voix qu'un trouble intérieur domine :
« Es-tu libre ce soir, d'aller à l'Opéra,
Me dit-il... Oui ? Voici la loge. Il n'y viendra
Personne. Le marquis assiste sa danseuse
En mal d'enfant. Sa femme est un peu paresseuse
Lorsque Guillaume Tell est sur l'affiche ; bref,

1. *Les Plaideurs*, acte II, scène xi.

La loge t'appartient, c'est ta chose, ton fief;
Tu pourras la bourrer d'un spectateur avide.

— Faut-il pas te garder, lui dis-je, un fauteuil vide ?

— Non, je tiens compagnie à la marquise.

— Bah !

Une fois par hasard dépose donc ton bât ;
Tu le portes si bien toute l'année !

— Écoute,

Reprend-il, tu seras moins gouaillieur, sans doute,
Si demain, l'incident pouvant faire du bruit,
On t'apprend que la sangle a sauté cette nuit.

— Une rupture ?

— Hélas !

— C'est pour cette besogne
Que, ce soir, tu me fais faux bond ?

— J'en ai vergogne,
Mais il le faut. Mon cher, tu vois... un malheureux ! »

Et, brusquement, voilà qu'un élan douloureux
Jette mon magistrat sur ma vieille poitrine ;
Il y cache son front que le chagrin burine,
Il sursaute, et bientôt pleure dans mon gilet.

« — Comment ! comment ! lui dis-je, un bonheur si complet !
Une femme si belle, et que Paris t'envie !... »

Levant alors sur moi sa figure bouffie
Et ses yeux tout rougis de pleurs : « — Pardonne-moi,
Répond l'infortuné, honteux de son émoi,
Et ne me parle plus, surtout, de cette femme !
On me l'envie !... ah ! ah ! une coquette infâme !
Un monstre de mauvais désirs inassouvis !...
A l'église, au salon, de ses yeux poursuivis,
Les hommes les plus froids ont perdu contenance !..
Ce que j'en ai souffert passe toute créance.
Déjà je l'ai quittée une fois, ayant eu
La preuve qu'abjurant sa dernière vertu,
La constance, qui peut honorer une fauté,
Elle m'avait trahi pour un bellâtre, un hôte
Arrivé de la veille à sa maison d'été ;
C'était hideux !... eh bien, connais ma lâcheté,
Huit jours après, j'avais pardonné. Pour mieux dire,
J'avais interverti les rôles, et, sans rire,
A deux genoux, j'avais imploré mon pardon !

Mais aujourd'hui, mordieu, je veux perdre mon nom
Si je n'écrase pas le serpent dans sa bave !
Et, s'il ose siffler, s'il raille, s'il me brave,
Malheur à lui ! je suis capable de...

— De quoi ?

De lui donner un coup de tranchet ?

— Hein ?

— Ma foi,

Si c'est le fruit, ainsi que tu l'as dit toi-même,
De ce concubinage...

— Ah ! silence au blasphème !

On ne compare pas, sans les calomnier,
Aux mœurs d'un magistrat celles d'un cordonnier !

— Sans calomnier quoi ? les tiennes ou les siennes ?
Mon cher, elles sont sœurs, et ces logiciennes
Te poussent à commettre un acte, dont le prix
Fut pour le cordonnier le baignoire... et ton mépris.
Prends garde ! le tranchet ne fait rien à l'affaire ;
On se ressemble, quand c'est d'outil qu'on diffère.
Le magistrat jaloux se sert d'un pistolet,

Brûle du premier coup le maigre cervellet
De sa maîtresse...

— Oui, mais, le tournant sur lui-même...

— Il se manque trois fois sur quatre du deuxième...

— Jamais !

— Se défigure, et de son nez de moins,
Aux assises jugé, déroute les témoins.

— Ah ! tais-toi ! c'est infâme !

— Il est vrai qu'il est riche,
Juste assez pour pouvoir ne pas se montrer chiche
Envers son avocat, si bien que celui-ci
L'en tire avec deux ans de prison.

— Grand merci ! »

D'un geste, là-dessus, mon ami me fait taire ;
Il arpente à grands pas son cabinet austère ;
Il se parle tout bas à lui-même ; son cœur
Lutte encore, on le voit, contre l'orgueil vainqueur.
Enfin l'orgueil l'emporte, et, comme un gentilhomme :

« — Il fallait cette affaire assez niaise, en somme,
Dit-il, pour que Monsieur chez nous se détournât !

— Moi, mon bon ?... je venais voir le Christ de Bonnat !

— Ah ! ce Christ ! un chef-d'œuvre !

— Oui, certe !

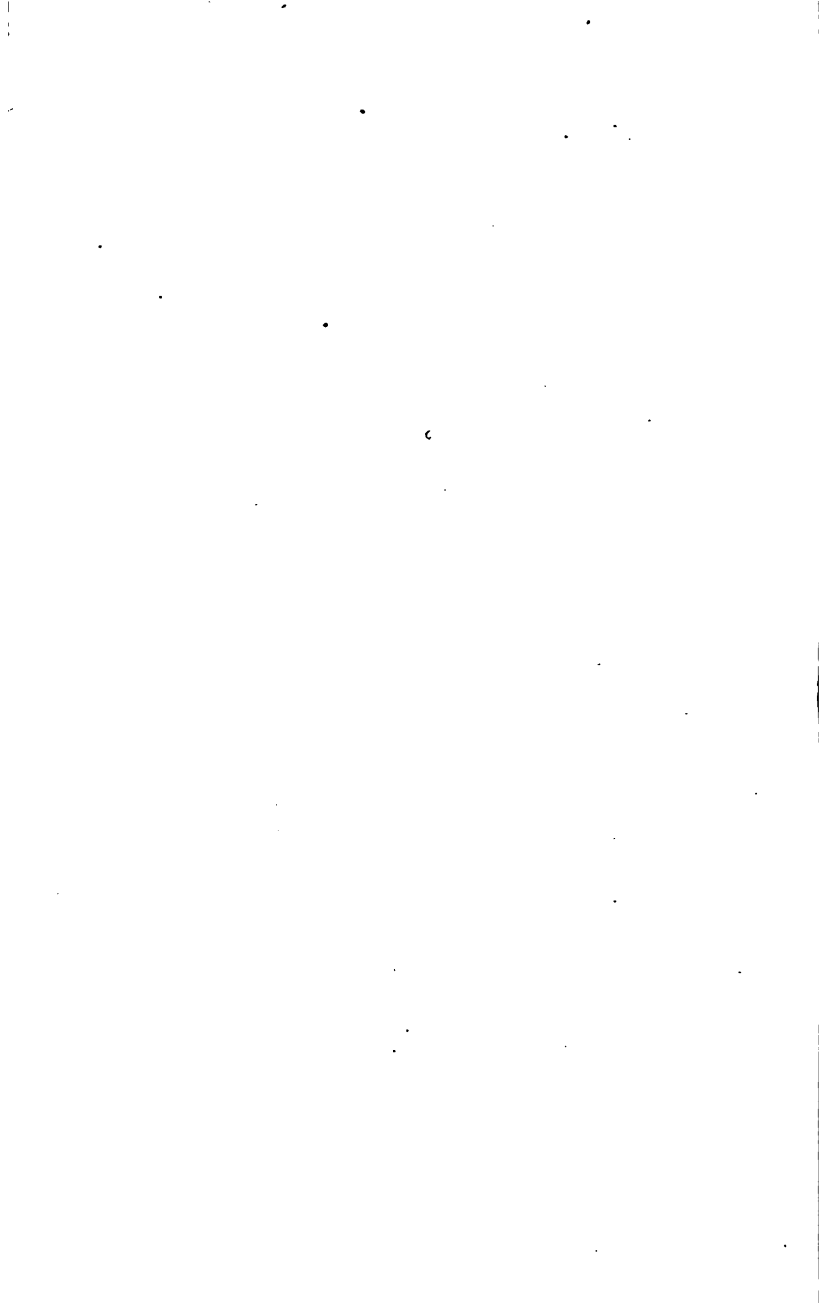
— Quelle alerte,
N'est-ce pas, en voyant sa chute ! et quelle perte
Pour nous, si l'accident l'eût à jamais détruit !

— Pour vous ? je ne sais pas... Le maître, mieux instruit,
L'eût peut-être, pour vous, repeint d'une autre sorte.

— Comment donc ?

— Eh bien, mais... alors qu'il reconforte
La femme pécheresse... et que, pour gourmander
Les durs Pharisiens, prêts à la lapider,
Il trace de son doigt ces mots dans la poussière :

« O juges sans péché, jetez-lui donc la pierre ! »



V

AUX BAINS FROIDS



AUX BAINS FROIDS

Le quartier de cavalerie
Est voisin du Bain, Dieu merci !
Nul baigneur qui ne lui sourie
Quand les cuirassiers sont ici.

Les hussards enflamment les femmes ;
Ils tirent, au pas relevé,
Plus d'étincelles de leurs âmes
Que leurs étalons du pavé ;

Les chasseurs, cavaliers austères,
Apprennent l'envie aux commis,
Noirs piétons, vers les ministères
En marche comme des fourmis;

Les dragons laissent au passage
Dans les cœurs la force et la paix :
C'est la troupe puissante et sage
Qui ne nous trompera jamais;

Mais les cuirassiers, mieux encore,
Ravissent les bravos ardents :
En-dessus, le fer les décore,
La chair est d'acier au-dedans.

Massifs, silencieux, énormes,
Ces fils du peuple, ces lurons,
Ont coulé sans façon leurs formes
Dans le moule des vieux barons.

Aussi, lorsqu'ils nous font visite,
Que le Bain tremble sous leurs pas,
En vain la bonne eau sollicite
Le nageur à rester en bas ;

Il remonte d'un bras rapide;
Il brûle de voir les géants
Montrer leur nudité splendide
Entre tant de nains malséants.

Et ce désir si bien le flatte
Qu'il redresse son propre corps,
Son dos rond, sa poitrine plate,
Son gros ventre et son mollet tors.

Les voilà! — Tiens, quelle surprise!
Ils ont des médailles au cou!
De ces médailles que l'Église,
Toutes bénites, vend un sou.

Le fil d'une chaîne fluette
Met, en rattachant leurs anneaux,
La parure d'une fillette
Sur la nuque de ces taureaux.

« — Eh bien, citoyens, qu'est-ce à dire?
N'est-on plus libre? — Si, vraiment.
— Alors, qu'avez-vous à sourire?
— Nous? point!... C'est de l'étonnement.

— Vous vous étonnez à bon compte!
Or ça, vous imaginez-vous
Que des hommes qui n'ont pas honte
De leur croyance, ont peur des coups?

Qu'ils sont moins braves que les autres?
— Au contraire, ils le sont deux fois.
— Alors veillez, vous et les vôtres,
Sur vos étonnements sournois.

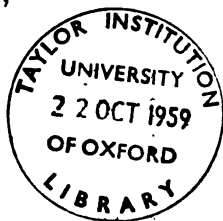
Mordiable! aucune loi ne force
Les incrédules à porter
Une médaille sur leur torse!...
Suffit qu'ils sachent respecter

Celle qui sur le nôtre sonne,
En dépit des étonnements,
Qui ne fait de mal à personne
Et fait plaisir à nos mamans. »

Là-dessus, le bourgeois circule.
Il n'a rien à répondre, mais
De son corps faible et ridicule
Il est moins honteux désormais.

Faible, soit, lamentable ou drôle,
Tel que l'a gauchi le métier,
Mais sans marque qui le contrôle,
Sans cadenas et sans collier.

Ni Fourvières, ni la Salette
Ne l'ont plombé comme un colis;
Il passera, franc d'amulette,
Aux douanes du paradis.



Et justement, voici dans la foule apparaître
Un percepteur des droits de l'autre monde, un prêtre.

Il n'accompagne pas un jeune Eliacin,
Un noble élève, enfant du grand faubourg voisin,
Il vient seul, et pour lui. — Sur sa soutane noire
Les baigneurs blancs et nus croisent leur pâle ivoire :
Tel au parc des brebis un corbeau se mêlant.
Celui-ci, d'un regard paisible et d'un pas lent,
Cherche un cabinet vide, et, du premier qui s'offre
S'accommodant, s'insère à la porte du coffre
Et disparaît.

Quelle est la curiosité
Qui sur ce battant clos tient mon œil arrêté?
Un prêtre est entré là, qu'est-ce d'étrange, en somme?

Eh bien, c'est merveilleux, j'en vois sortir un homme!

Un homme comme nous, oui, ce prêtre en est un!
Et, tout à coup, voilà qu'en moi mon cœur à jeun,
Comme s'il n'eût jamais assouvi sa tendresse,
Bondit, et l'amitié de cet homme l'opresse,
Et si je l'embrassais, je pleurerais sur lui.

O pauvre malheureux! pauvre prêtre haï!
Elle est tombée avec ta hideuse livrée,
La haine qui pesait sur toi!... haine engendrée,
Fruit de la tienne, écho de ceux que tu maudis.—
Si pourtant tu nous es pareil, qui te fait, dis,
Qui te fait vivre à part?... homme sans une femme,
Fils sans enfants, martyr étrange, qu'on diffame,
Mais qui saignes, cloué de tes mains sur ta croix,
Et qui, comme ton Dieu, n'as pas crié sept fois?

Et si tu n'y crois plus? si, pendant ta torture, —
Je veux dire ta vie — un soupçon d'imposture
A passé comme un feu sur ton œil obscurci?

Si tu ne vois plus rien dans la Bible, — et ceci
Afflige tes pareils plus souvent qu'on ne pense —
Si tu viens à douter du ciel, ta récompense,
Si tu te crois néant du jour que tu mourras,
Pourquoi n'oses-tu pas te jeter dans nos bras?
Nous avons une foi, nous, nous avons un culte,
Et ton Dieu mort, perdu sous le vieux dogme occulte,
Nous l'adorons vivant dans le libre univers;
C'est au vivant qu'il faut courir, les bras ouverts!
Non, tes fers sont limés et tu restes esclave;
Tu restes, comme on voit dans la bataille un brave,
Après que tout espoir de vaincre est interdit,
Fidèle à son drapeau, fidèle à ton habit.

Ah! laisse-le là, pauvre prêtre!
Laisse-le dans l'obscur réduit
Où la Mort va le reconnaître,
Où va le réclamer la Nuit!

Laisse-le, tout noir des fumées
Que les bûchers lançaient au ciel,
Et qu'a le ciel juste imprimées
Au dos des servants de l'autel;

De ceux qui de Savonarole
Pensaient faire un cierge à Jésus,
Qui rallumaient son auréole
Avec Jeanne d'Arc ou Jean Huss ;

Et qui, jusqu'à la fin des âges,
Porteront, pour leur désaveu,
Cé deuil des héros et des sages
Qu'ils ont consumés devant Dieu.

Laisse-le là, prêtre modeste,
Toi qui n'oserais pas songer
A l'habit moins sombre qui reste
Au clerc désireux d'en changer ;

A la pourpre cardinalice,
Trempée au sang de Coligny,
Avant de couvrir la pelisse
De Dubois ou d'Albéroni.

Laisse-le, te dis-je, et prends vite,
Frère, sans t'attarder au choix,
Le bourgeron ou la lévite
De l'ouvrier ou du bourgeois.

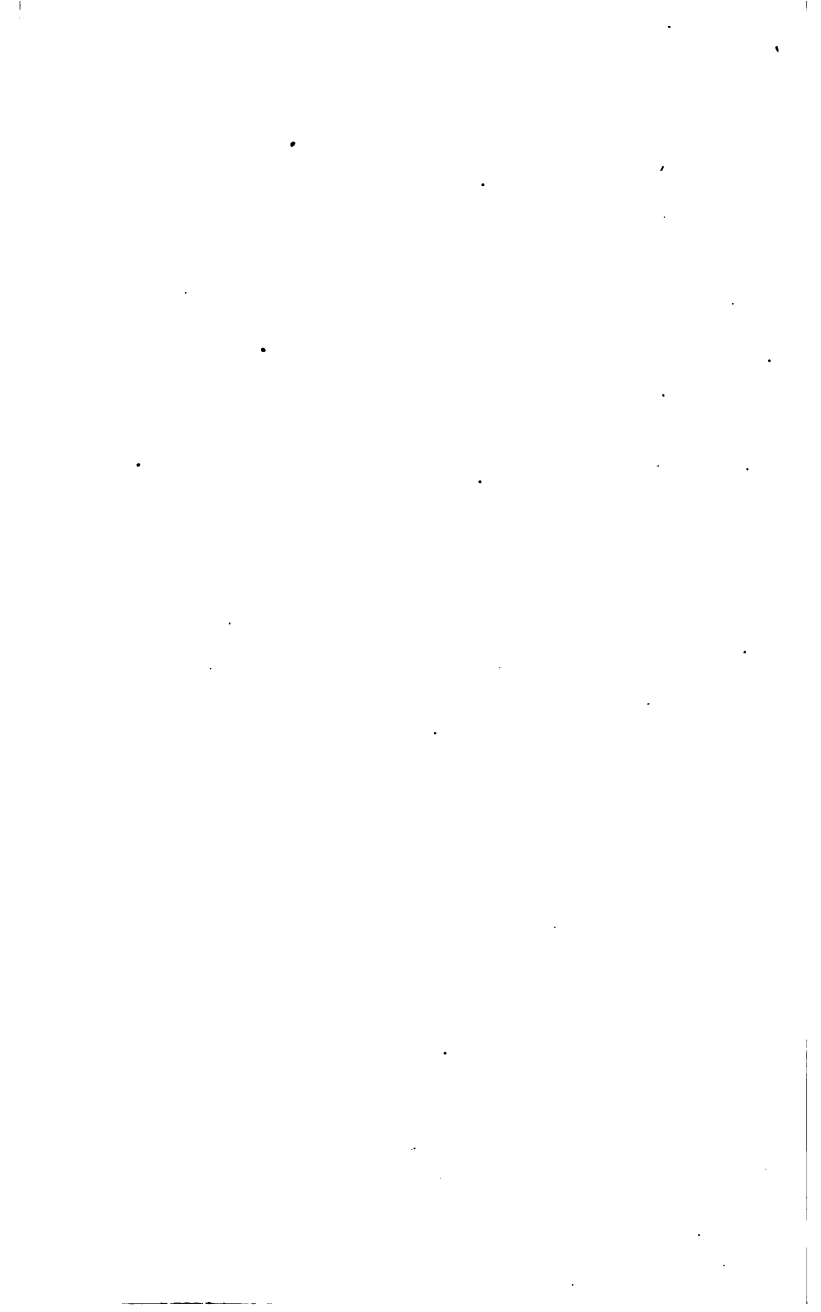
Prends au matelot sa vareuse,
A l'acteur prends son oripeau,
Pourvu que ta tunique affreuse
Ne te dévore plus la peau.

Et maintenant, va d'une haleine
A ce monde qui t'est rouvert !
Gagne la montagne ou la plaine,
La cité blanche ou le pré vert ;

Gagne la forêt pacifique,
Gagne le désert effrayant ;
Laboure, navigue, trafique,
Vieillis heureux en travaillant ;

Meurs dans la famille, où la vie
Finit comme un chêne s'abat,
Ou contente ta sourde envie,
Français, de mourir au combat ;

Mais jette à l'eau, livre à la flamme
Le noir jupon dont je t'absous ;
Sauves-en ton corps et ton âme ;
Ils ont trop souffert là-dessous !



VI .

LE BON DOCTEUR

PERSONNAGES :

LE DOCTEUR.

LA BARONNE.

Chez la baronne.

LE BON DOCTEUR

Un boudoir. La baronne en robe de chambre. Elle est assise.
Le docteur, debout, s'apprête à sortir.

LA BARONNE.

Comment, docteur, voilà toute votre assistance !
Et vous partez !... Vraiment, j'aime votre constance
A supporter les maux d'autrui ! — Quoi, vous partez !
Vous ne m'ordonnez rien !... Mais j'ai le poulx, tâtez,
J'ai le poulx dur !... très-dur ! Est-ce un effet sans cause ?
Voyons, docteur, daignez m'ordonner quelque chose !

LE DOCTEUR

Vous le voulez?... Eh bien — voici ce qu'il vous faut.

*Il écrit vivement, plie la feuille et la remet
à la baronne.*

Quand je serai sorti, lisez... mais pas trop haut,
Cette prescription.

Il veut s'esquiver.

LA BARONNE *le retenant.*

Et vous prenez la fuite !
Non, non, restez. Je veux la lire tout de suite.

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, lisez !

LA BARONNE.

Que vois-je ? Un mot, et rien avec !...
Ah ! si !... devant le mot un petit signe grec.

LE DOCTEUR.

Latin. Oui, c'est une R. C'est la première lettre
Du verbe *Recipe*, qu'en tête on nous fait mettre
Et qui veut dire : Prends..

LA BARONNE.

Ou prenez.

LE DOCTEUR.

En latin,

Baronne, on vous tutoie.

LA BARONNE.

On est fort libertin

En latin!... Enfin, passe. Et le mot qui suit, qu'est-ce?
Encore du latin? Se lit-il dans la messe,
Celui-là?

LE DOCTEUR.

Dans la messe... il serait effronté.

A part.

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté. »

LA BARONNE.

Moi, je lis : *Amantem*.

LE DOCTEUR.

Très-bien!

LA BARONNE.

Ce qui veut dire?...

LE DOCTEUR.

En vérité, madame, il suffit de le lire.

LA BARONNE *relisant*.

Bah ! *Recipe*, prenez ; *amantem*, un... Comment !
Ce que vous m'ordonnez, docteur, c'est un amant !

LE DOCTEUR.

Tout bêtement.

LA BARONNE.

D'abord, ôtez-vous de la tête,
Mon cher, qu'en prenant un, je prendrais une bête.
Et puis, dites-moi donc, vous êtes fou ?

LE DOCTEUR.

Mais non.

Pas que je sache.

LA BARONNE.

Oui-dà ! que dirait le baron,
Si je lui soumettais cette belle ordonnance ?

LE DOCTEUR.

Il en flagellerait la haute inconvenance

Hautement — et, tout bas, derrière son verrou,
Il dirait : Ce docteur n'est déjà pas si fou !

LA BARONNE.

Vous supposez...

LE DOCTEUR.

Pourvu que nul ne sût la chose,
Qu'il n'y trouverait rien, madame, de morose.

LA BARONNE.

Dites donc carrément qu'il la souhaite !

LE DOCTEUR.

Point! —

D'une comparaison éclaircissons ce point.
Votre fidélité ressemble à la parente
Dont il doit hériter cent mille écus de rente ;
Il ne souhaite pas sa mort!... mais il sait bien
Qu'il faudra qu'elle meure avant qu'il ait son bien.

LA BARONNE.

Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR.

Eh ! n'est-il pas véritable

Que les torts du baron vous trouvent intraitable ?

Que, de vous deux, lui seul ayant démerité,

Il est traité par vous avec férocité ?

Qu'ici, c'est chaque jour une scène nouvelle

Où le coupable perd ce qu'il a de cervelle ?

Eh bien, secrètement, vous n'auriez pas faibli

Et dans un doux péché l'orgueil enseveli,

Qu'aussitôt, héritier de vos grâces plénières,

Le baron n'aurait plus à faire de prières.

LA BARONNE *avec une colère sourde.*

Où, je sais qu'au dehors ayant ce qui lui plait,

Ce monsieur n'attend plus, pour son bonheur complet,

Que d'avoir au logis la paix avec sa femme !

LE DOCTEUR.

Mais, pour vous l'assurer à vous-même, madame,

Songez-y bien ! il faut ici mieux qu'un gamin !...

LA BARONNE *de même.*

La vengeance est, docteur, bonne de toute main.

LE DOCTEUR.

Non ; la seule qui soit, madame, savoureuse,

C'est d'être, à votre tour, tranquillement heureuse.

Ah ! que si vous aviez des yeux moins prévenus,
Vous n'iriez pas si loin, parmi tant d'inconnus,
Chercher l'homme d'honneur dont le tendre service...

LA BARONNE *le regardant en face.*

Vous, peut-être ?

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui !... Que mon sort s'accomplisse !
Chassez-moi ! mais mon cœur se sera confessé !

Il tombe à genoux au bord de la causeuse.

LA BARONNE

Qui vous dit que le mien en soit scandalisé ?

LE DOCTEUR.

Quoi ! j'aurais...

LA BARONNE *de haut.*

S'il me faut un amour qui me venge,
Le vôtre en vaut un autre !

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes un ange !
O chance ! ô trop heureux docteur ! ô jour béni !

Mais alors, si de vous je ne suis point honni,
Et si dans le baron nous avons confiance,
Qui s'oppose, madame, aux...

LA BARONNE.

Et la conscience?

LE DOCTEUR.

Qu'a-t-elle à voir ici, puisqu'il est trop certain
Que votre époux vous tient en un mépris hautain?
Nous ne saurions troubler sa froide quiétude.
Ainsi, chère beauté...

LA BARONNE *se levant*.

Pas tant de promptitude !
Vis-à-vis de moi-même encore, j'ai besoin
Que de me rassurer vous preniez quelque soin.
Car, vous me l'avez dit cent fois, c'est en nous-mêmes
Que le grand-juge tient ses assises suprêmes.
Suivant notre intérêt faut-il le récuser?

LE DOCTEUR.

Non ; mais il ne faut pas sur ses lois s'abuser.
La conscience, au fond, n'est pas notre ennemie...

Ce grand-juge, madame, a de la bonhomie...
Il veut qu'à la Nature, hommes, chats ou fourmis,
Nous soyons tous, comme à notre mère, soumis,
Et la Nature veut pour ses enfants la joie.

LA BARONNE.

Jouir, quand aux remords on a le cœur en proie !

LE DOCTEUR.

Il n'est qu'un remords vrai, celui du temps perdu.
Songez-y ! le bonheur, tel qu'à l'homme il est dû,
Doit tenir dans le temps de sa vie éphémère !
Et la loi, pour la femme inégale et sévère,
Au temps de sa jeunesse encor l'a rétréci...

LA BARONNE.

Ah ! si l'on était sûr que tout finit ici !...

LE DOCTEUR.

En doutez-vous ? — Là-bas, nos tranquilles poussières
Nargueront bien le prêtre et ses fables grossières !
Consultez là-dessus...

LA BARONNE.

Des livres ? j'ai tout lu.

LE DOCTEUR.

Qui? Diderot? Voltaire? ou ce patte-pelu
De Renan? ou Littré, son petit camarade?..
Aux portes du Néant ils ont fait la parade!
Mais à l'autel secret ils n'ont point eu d'accès.
Tout sanctuaire est clos aux frivoles Français,
Même le sanctuaire où le Néant s'adore.
Non, non; si votre esprit a des doutes encore,
Prenez les Allemands pour guides. Ah! Büchner!...
Ah! Hartmann!... ah! Hœckel!... ah! ah! Schopenhauer!..
Voilà des gars! voilà des hommes!—des colosses!...
Qu'est-ce que les Français? des vibrions féroces.

LA BARONNE.

Vous admirez beaucoup les Allemands?

LE DOCTEUR.

Ah! Dieu!

J'en rêve!

LA BARONNE.

Même après l'Alsace prise?

LE DOCTEUR.

Peuh!

Cette Alsace!... toujours elle engraisse ses oies!...

Cet hiver, ce me semble, on a mangé des foies
En pâté, tout autant qu'avant !

LA BARONNE.

Ah ! taisez-vous !

LE DOCTEUR.

Je ne le crierais pas partout, mais, entre nous,
L'exagération du beau mot de patrie
Tend à nous ramener droit à la barbarie ;
Et, je le dis, croyant être un bon citoyen :
La science n'a pas de patrie.

LA BARONNE.

Ah ! fort bien !

LE DOCTEUR.

Mais à quoi perdons-nous une heure précieuse ?
Ma baronne, une bouche aussi délicieuse
N'a-t-elle d'entretien que ces abstractions ?
De grâce, changeons-en ! et, sur vos questions,
Demain, vous répondront tels auteurs...

LA BARONNE.

Inutile.

Je ne les lirai pas.

LE DOCTEUR.

Quel cerveau versatile!

LA BARONNE.

Eh bien, si je les lis, je les emprunterai
D'un autre,

LE DOCTEUR *très-amer*.

Quel sera cet *autre* préféré?

LA BARONNE.

Je ne sais pas encore... un autre. Un patriote.
Outre qu'il faut cela pour qu'un homme m'assotte,
C'est le moins que je doive à mon mari.

LE DOCTEUR *ébahi*.

Comment?

LA BARONNE.

Envers moi, mon mari s'est conduit lâchement,
Mais, envers son pays, sa conduite exemplaire
A de quoi me toucher, sinon de quoi me plaire.
Sous les murs d'Orléans il s'est très-bien battu.
Aussi, j'en fais serment, si mon peu de vertu

M'intéresse à ne point lui pardonner son crime,
Si son arrêt, avant que le temps le périme,
S'exécute, selon la rigueur du procès,
Pauvre époux!... son bourreau ne sera qu'un Français.

LE DOCTEUR *furieux*.

Madame!...

LA BARONNE.

Ah! pas un mot de plus, je vous en prie,
Et merci de vos soins, docteur, je suis guérie.

*Le docteur enfonce son chapeau sur sa tête
et sort.*

vii

DELPHEs



DELPHES

(279 avant J.-C.)

RÉCIT DU CEDORIX CAMULOGNAT

« Quoi ! le soleil si haut déjà sur l'horizon !
Et tous nos alliés remplissant la maison !
Et ma mère, et ma sœur tenant, près de ma couche,
Pour rire à la muette une main sur leur bouche !...
Honte à moi ! j'ai dormi comme un ours en hiver.
Et pourquoi ? — pour deux ans de couchée en plein air ?
Pour avoir arpenté mille méchantes lieues ?
Ou deux mille ?... et craché dans l'Égée aux eaux bleues ?
Et parce qu'à Tolose, avec fort peu de bruit,
Nous sommes revenus de Delphes cette nuit ?... »

Ah! je vieillis. — Mais vous, devenez-vous caduques,
Voisines, qui hochez vos têtes sur vos nuques?
Eh bien, oui, je reviens de Delphes, simplement!
Et si vous en doutez, dites que ceci ment.

Ceci, que j'ai tiré d'abord de mon bagage,
C'est l'armet de Xercès!... qu'Athènes mit en gage,
Quand elle rebâtit ses murs incendiés,
Contre dix talents d'or au Temple mendîés. —
Je le donne à ma mère; elle y cuira son orge.
Et ce collier!... raflé de ma main sur la gorge
De la Pythie! — On voit à son troisième rang
Je ne sais quelle tache ou de vin ou de sang...
Bon! cela partira si peu qu'on le nettoie!...
Pour toi, petite sœur! Attrape, et sois en joie.

J'ai quelque chose ainsi pour chacun. Trop heureux
Si je puis me donner des airs de généreux
Aux dépens de ce peuple absurde que je quitte!
Ah, ces Grecs!.. croyez donc ce qu'on vous en récite,
Et puis, allez-y voir! Quelle dérision!
On vante à tout propos leur vaste instruction,
Et personne chez eux ne connaît la Garumne!...
Mais que connaissent-ils?... Leur exécration
Surpasse, à leur avis, notre chaude saison...
Nous avons douze mois d'hiver... Et la raison,

C'est que la Gaule occupe, aux confins de la terre,
Au delà de la bise, une contrée austère,
Un sol de glace, où fleurs et fruits sont inconnus,
Où rien que des poisons ne sort des guérets nus!
Est-ce assez ridicule?... — Et c'est leur Aristote,
Un savant, qui sur nous de la sorte radote!
Quels contes ne sont pas, alors, du peuple crus?
L'an dernier, nous mangions les petits enfants crus;
C'était, en Étolie, un point indiscutable;
Et même, raffinant sur ce mets délectable,
Pour leur sucer le sang nous cherchions les plus gras!

Vous riez, mes amis! mais moi, je ne ris pas.
Ces fables à bercer des vieilles femmes ivres,
Les Grecs, forts écrivains, les mettront dans leurs livres
Nous ne les lisons pas, certes! encore moins
Férons-nous par écrit protester nos témoins,
Et pour cause!... Qui sait cependant si les âges,
Grands modificateurs de tous nobles usages,
Ne détourneront pas à lire nos neveux?
Et si les livres grecs, perçant jusque chez eux,
Ne les induiront pas à croire de leurs pères,
Comme des vérités, ces bourdes somnifères?
Je connais le Gaulois!.. Sur lui-même aisément
Ce qu'il croit, c'est le bien qu'il dit, premièrement,
Puis, le mal qu'on lui dit. — Le Grec, c'est autre chose

Il bâtit de tout bois sa propre apothéose.
Ignorant géographe! — Aristote en fait foi —
Mais orgueilleux toujours...

Témoin ce pauvre roi,
Ptolémée, avec qui nous eûmes une affaire;
Successeur d'Alexandre et grand foudre de guerre;
Tel le disait, du moins, son surnom renchéri :
Kéraunos — traduisez le Tonnerre en kimri.

Donc, comme nous passions près de sa Macédoine,
Bolgg, le brenn, me députe auprès de cet idoïne.
Je dois lui demander, en parlant poliment,
Ce que, pour éviter certain désagrément,
Tel que pillage, ou torche en plein jour allumée,
Il daignera verser au trésor de l'armée.
Je remplis mon message, et qu'est-ce qu'il répond?
— Qu'il verra dans quel puits de mine assez profond
Il daignera loger ma chétive existence,
Lorsque j'aurai livré le brenn à sa potence. —
J'en ai ri!.. Mais si fort, avec de si hauts cris,
Que mon coq, que j'avais sur mon épaule pris,
Afin qu'il vît aussi l'héritier d'Alexandre,
Effarouché, se mit en devoir de descendre...
Aurais-je assez pleuré si je l'avais perdu!

Le lendemain, bataille, et spectacle attendu.
On nous offrait enfin la fameuse phalange!..
Il faut vous dire, amis, que, du Danube au Gange,
Partout où l'Alexandre avec sa bande alla,
Les merles ne sifflaient que cette chanson-là :
La phalange ! C'était un refrain monotone.
Sur mon âme, le bruit qu'on en a fait m'étonne !
Qu'est-ce donc, en effet, de si miraculeux
Cette phalange ? un tas de lances scandaleux,
Cinq cents hommes de face en carré, par rang, seize
De profondeur, — jugez si l'on est à son aise
Là-dedans pour agir ! — enfin, chacun son goût ;
Il paraît qu'avec ça les Grecs passaient partout,
Taillant les nations comme des oseraies.

Nous, venant au déduit, nous mettons bas nos braies —
Il faut être léger contre un ennemi lourd —
Et, tout nus, piétinant d'abord le terrain sourd,
Réservant notre élan pour la suprême approche,
Tout à coup, comme l'eau des monts franchit la roche,
Nous bondissons au front des Grecs abasourdis,
Et, d'en haut, nous chargeons ces héros enroidis.
Oh ! les durs animaux ! oh ! le rude service !
Vites-vous onc un chat pillant une écrevisse ?
Voilà tout juste comme il en fallut user :
Percer de l'ongle, et puis arracher et briser,

Pièce à pièce, la lente et sotte carapace,
Casque après bouclier, brassard après cuirasse,
Avant que d'arriver à mettre à nu la chair
Et d'y souler enfin la chaude soif du fer.
Ah ! tant qu'il le voulut, cette fois il put boire !
Car ce fut une vaste et joyeuse victoire ;
Tout le jour, on ne fit que rire et que tuer.

 Mais le meilleur morceau de la farce à jouer
Restait encore. Il vint, lorsque dans la bataille
Ptolémée apparut après sa valetaille.

Tout d'abord son harnais, vraiment prestigieux,
Nous arrêta les mains en nous frappant les yeux.
Figurez-vous qu'au lieu de la bête vulgaire,
Du cheval, qui suffit à tous les chefs de guerre,
Un monstre noir portait Kéraunos sur son dos.
Dix archers, une tour, formidables fardeaux,
Gardaient et remparaient sa gigantesque échine.
L'animal qui servait de base à la machine,
Sorte de sanglier plus haut que douze bœufs,
Avançait mollement sur quatre pieds goutteux.
Pas de poil à sa peau plus qu'au menton des filles ;
De petits yeux malins, percés en trous de vrilles ;
La queue, ainsi qu'au porc, menue et courte, et puis
Des oreilles !.. de taille à recouvrir un puits.

Avec cela, deux dents plus longues que ma lance,
Et, pour groin, un serpent crochu qui se balance
Et qui vous happe un homme aussi vite qu'un rat.

Vraiment, peu s'en fallut que le tour n'opérât !
Quelques enfants déjà parlaient de s'y soustraire ;
Par bonheur, l'animal soudain se mit à braire ;
Et tel fut le braiment qui lui sortit du cou,
Qu'à l'entendre, chacun fut pris d'un rire fou ;
Tant le monstre, tout près de glacer leur courage,
Rappelait à nos gens l'âne de leur village.
Nous autres, vous savez, notre rire est malsain ;
Non pour nous, par Hésus ! oui bien pour le voisin.
Aussitôt ri, voilà qu'on tombe sur la bête,
A grand renfort d'épieux voilà qu'on vous la fête ;
On la daube, on la crève, et c'est à qui mieux mieux
Se venge d'avoir pu la prendre au sérieux ;
Elle s'écroule enfin, Kéraunos avec elle.
Pauvre Tonnerre !.. il n'eut pas même une étincelle
A jeter ; l'on coupa sa tête proprement,
Et je la promenai sur ma pique un moment.

Çà, pensez-vous, quand donc ce foudre d'éloquence
Nous amènera-t-il à Delphes ? — Patience,
Vous y voilà.

Je passe, afin de rester bref,

Les faits de tout un an : Sosthène et son méchef,
— Sosthène fut un Grec de petite lignée,
Mais de sang chaud, à qui l'on fit une saignée,
Un jour qu'avec sa troupe il voulut nous braver —
Et j'arrive au fameux Temple, sans dériver,
Sans même m'arrêter aux fières Thermopyles...
Pour les forcer, sans doute il fallut être habiles!...
Mais, point; je vous ai dit que je n'en dirais rien.

Nous voici donc au pied du rocher Pythien!
A combien de vaillants avait coûté la vie
Ce terme inespéré d'une si longue envie,
On ne le compta plus en y dressant les yeux.
Jugez-en.

 Tout le dos de ce mont sourcilleux,
Où les chèvres avaient une herbe étrange à tondre,
Comme si le soleil y fût venu se fondre,
Ruisselait d'or! — Partout l'or, se réverbérant,
Éclatait, et dardait son rayon fulgurant.
Chapelles d'or, le long des hautes avenues!
Sur leurs piédestaux d'or mille figures nues!
Chars en or, dédiés par autant de cités!
Membres d'or, figurant autant d'infirmités,
Pendus en ex-voto! tables à sacrifices,
Armes, vases géants, et jusqu'à deux génisses

Colossales, présent d'un Indou pèlerin,
Tout ce qu'ailleurs on fait ou de marbre ou d'airain,
Tout était d'or!.. Cet or, qu'en tout pays on cache,
Ou qu'on ne laisse voir aux gens que sous la hache,
Ici, banal objet d'un prodigieux don,
Frappait moins par son prix que par son abandon.
Que pouvait donc cacher de richesses plus rares
Le Temple, qui fermait dessus des murs avarés?
Voilà ce qui battait dans nos tempes en feu.
Et, pendant ce temps-là, les prêtresses du Dieu,
Qui, chez lui, gagnaient gros à faire des grimaces,
Les devins, plus visqueux et gras que des limaces,
Les hôteliers, avec femelles et petits,
Enrichis aux dépens des pieux appétits
De tant de pèlerins venus des bouts du monde,
La foule des marchands d'objets saints, troupe immonde.
Tous, barrant le courant, pleurant, s'invectivant,
Nous criaient : « O Gaulois ! n'allez pas plus avant!..
Malheureux ! sous vos pieds vont s'ouvrir des abîmes !
Respectez les Dieux chers aux Grecs, cœurs magnanimes !
O Gaulois ! respectez les trésors de l'Archer ! »

Avec de tels propos ils pensaient nous toucher,
Nous effrayer au moins, mais ils nous faisaient rire.
Et Bolgg en belle humeur se bornait à leur dire :
« Calmez-vous. Des trésors entassés chez vos Dieux

Ne soyez point en peine, ô Grecs dévotieux !
Grâce à nous, ils seront remis à leur adresse.
Eh ! ne voyez-vous pas que, tout pleins de tendresse,
Ces Dieux, d'un bout de l'an à l'autre, prennent soin
De les distribuer à l'homme en son besoin ?
Nous leur épargnerons une telle fatigue. » —
Et, bénin, il poussait cette vivante digue ;
Mais elle résistait et s'excitait, si bien
Qu'elle en vint à jouer des mains en moins de rien
Et qu'il se fit sur place une mêlée horrible.
Beaucoup de nos guerriers y passèrent au crible
Et virent, ce jour-là, leurs besoins retranchés. .
Les glaives, que les Grecs avaient tenus cachés,
Y mirent ordre, ainsi qu'une troupe accourue
Qui se lança sur nous du haut de la grand'rue.
Ma foi, tant pis pour ceux qui restent en chemin
Un jour pareil ! Le sort, envers eux inhumain,
Les condamne.

Pour nous, que sa faveur plus ample
Avait prédestinés, sans doute, au sac du Temple,
Nous n'y pûmes entrer qu'en montant sur nos morts.
Mais alors, quels plaisirs payèrent tant d'efforts !
D'abord, de tout casser : autels, flambeaux, statues,
Augures glapissants, prêtresses éperdues,
Pots et cruches sacrés !.. Tic, toc, à coups de pied,

A coups de hache, allez, le sacro-saint trépied !
Et allez donc, du haut en bas des grandes arches !
Et allez donc, du haut en bas des cinq cents marches,
Le fameux Apollon, qui n'était qu'en airain !...
Et Diane, sa sœur, sur le nez, sur le rein
Sautant, rebondissant, mannequins en délire,
Et allez donc !.. C'était à se pâmer de rire.

Les Grecs, puissants menteurs, ont depuis raconté
Que le ciel, contre nous justement irrité,
Avait mis du désordre au milieu de la fête,
En nous lançant des coups de foudre sur la tête,
Et que des Dieux plus forts, vengeurs des Delphiens,
Nous avaient du parvis chassés comme des chiens.
De même des Romains la vaine gloriole
Nie aujourd'hui l'affront fait à leur Capitole ;
Nos pères, en dépit de l'oie au cri goulé,
Y sont restés, pourtant, tout comme ils ont voulu ;
Nous, dignes écoliers de leur superbe exemple,
Nous n'avons pas quitté moins librement le Temple ;
Et, tant que les bons vins aux prêtres réservés,
Tant que les saints jambons avec eux encavés,
Tant que le benoit miel et la dive farine
Ont pu fournir au four qu'on a sous la narine,
Nous n'avons pas lâché la place d'un moment.

Le retour, j'en conviens, s'est fait moins plaisamment.

Le temps avait changé. — Quand le froid vous harcèle,
Marcher, la pique au dos et les mains à l'aisselle,
Ce n'est pas drôle. Et quand, au fond noyé d'un val,
Malade, il faut vingt fois descendre de cheval
Pour soulager son ventre, ou pousser à la roue
Des chariots, versés à moitié dans la boue,
C'est triste. Chacun sait le mot habituel
Du Gaulois : Je ne crains que la chute du ciel !...
Il la craint avant tout quand le ciel tombe en pluie.
Nous voilà donc marchant ; il pleut et l'on s'ennuie.
La nuit vient. Pour camper, nous n'avons pas le choix :
Montagne à droite, à gauche, et, par dessus, les bois.
On reste là, le feu s'allume, on fait la soupe.
Mais, paf!.. Voici quelqu'un qui n'est pas de la troupe
Qui s'invite ; l'intrus est un quartier de roc.
Cuisine et cuisiniers sont écrasés du choc.
A d'autres!.. Les suivants ont pareille visite :
Paf! pouf!.. A décamper personne alors n'hésite,
Et nous recommençons à marcher, ventre creux,
Et les rocs à nous suivre ; importuns, mais nombreux ;
Tant et si bien que Bolgg, n'ayant dans ses campagnes
Vu jamais si souvent accoucher les montagnes,
Soupçonne à celles-ci des enfants supposés.
Il lance en éclaireurs quelques garçons osés,

Et qu'apprend-il de ceux qui rentrent... comme ils peuvent?
C'est que ces monts maudits, d'où les rocs sur nous pleuvent,
Sont pleins de Grecs en bande, allant comme les loups.
Oui, les Grecs, dégoûtés du commerce des coups,
Se donnant désormais de plus commodes tâches,
Se tenant dans les bois dissimulés, les lâches!
Réglant sur nous leur marche en ces sentiers affreux,
Nous assommaient d'en haut, sans malchance pour eux.

Et dire qu'il en fut toutes les nuits de même!
Et que, de jour, c'était un nouveau stratagème
Chaque fois! — ponts minés, s'écroulant sous nos pas,
Arbres demi-sciés, qu'on ne suspectait pas,
S'abattant tout à coup et nous barrant la route;
Et, tandis qu'on se cherche, étouffés sous leur voûte,
Grecs surgissant derrière et devant, fer en main,
Frappant, et se cachant jusques au lendemain!
Ah! ce fut à leur tour de rire en notes hautes,
Car nous prenions le train de demeurer leurs hôtes
Et de finir chez eux, du premier au dernier,
Hébergés et logés pour rien, dans leur charnier!
Mais Bolgg les dispensa de tant de politesse.

Un soir qu'en avouant quelque peu de tristesse,
Lassés, nous arrivions à l'étape avec lui:
« Compagnons, nous dit-il, vous sortirez d'ennui.

Profitant du loisir que me font mes blessures,
Et porté tout le jour sur vos épaules sûres,
Apprenez qu'au salut commun j'ai réfléchi.
Or le destin mauvais ne sera point fléchi
Qu'on n'ait sacrifié quelque chose à sa rage.
Qu'est-ce? une vierge?.. un bouc?.. Kimris, c'est le bagage.
Et celui que j'entends, c'est le bagage humain.
L'autre, l'argent et l'or tombés dans notre main,
Outre qu'à le livrer nous aurions trop de peine,
On peut, tant lourd soit-il, le diviser, s'il gêne;
Mais, l'homme lourd, il faut le porter tout entier.
De plus, j'ai vu toujours à l'homme un héritier,
Fils ou parent, qui prend sa personne abolie,
La revêt, et souvent même la multiplie,
Mais je n'ai vu jamais l'or ou l'argent détruits
Laisser des héritiers qui les aient reproduits.
Donc, il faut garder l'or et sacrifier l'homme.
Combien sont nos blessés?.. dix mille? — Je les somme
De renoncer à voir le soleil de demain.
Ceux qui pour m'obéir n'ont pas bonne la main
Réclameront un coup de leurs amis valides;
Et ceux qui, peu touchés de mes raisons solides,
Voudraient se dérober au devoir de mourir
Seront libres!.. Bien loin de les faire périr,
On les enterrera tout vifs. — De cette sorte,
De ces cantons fâcheux il se pourra qu'on sorte,

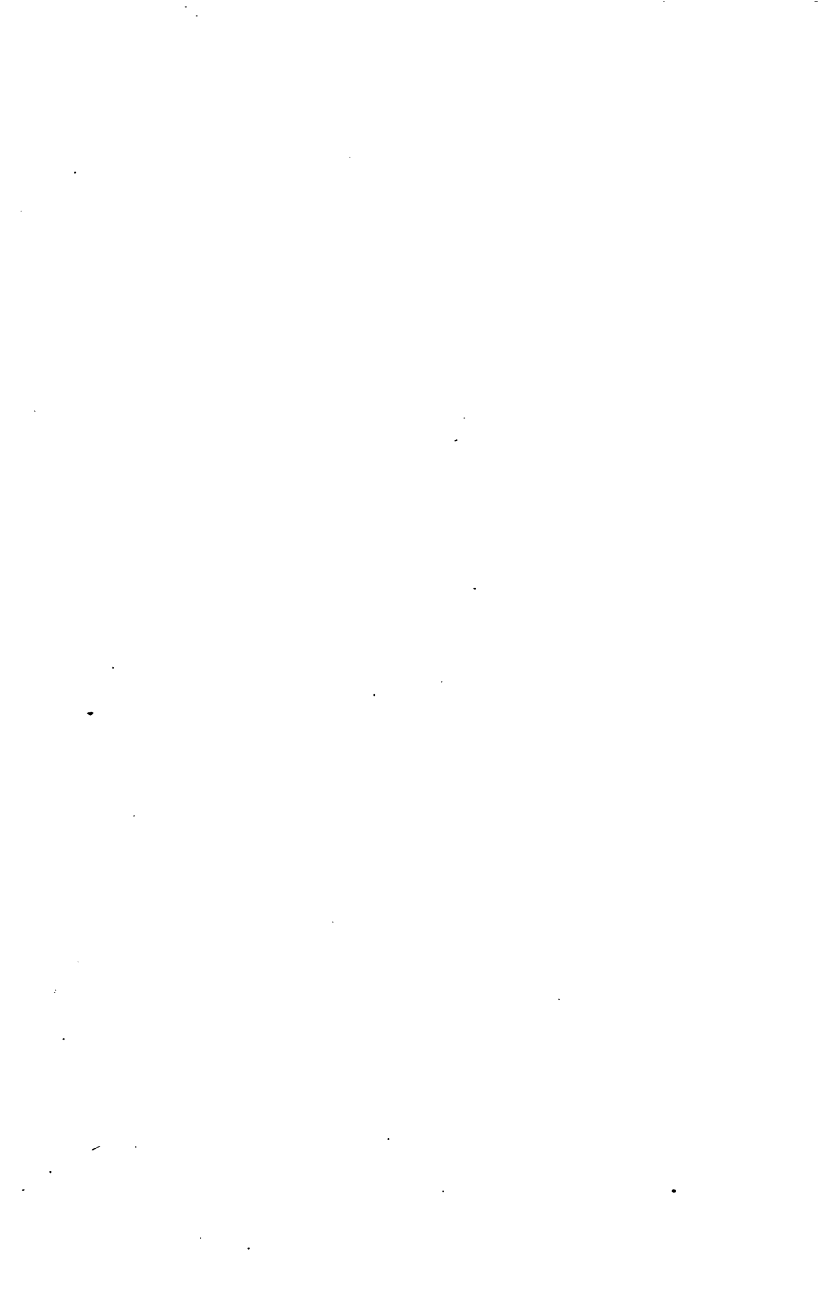
Et les survivants sains, excellemment prouvés,
Repeupleront bientôt leurs pays retrouvés.

— Pour moi, reprit le brenn avec un clair visage,
Conseiller sans agir n'est pas à mon usage ;
J'ai dit que les blessés devaient mourir, voilà
De quel acte j'appuie, enfants, ce conseil-là. »

Et, prévenant soudain notre amitié trompée,
Bolgg se laissa tomber raide sur son épée.

Ne me demandez pas à présent si l'avis
Et l'exemple de Bolgg furent ou non suivis,
Car je vous répondrais que j'aime mieux me taire.
Amis, laissez les morts et leur sanglant mystère,
Et, puisqu'il vous échoit de me revoir vivant,
Bornez-vous à bénir le brenn d'un cœur fervent.

Mère, il faut aujourd'hui me choisir une femme.
Je la veux comme toi, blanche de corps et d'âme.
Qu'elle puisse donner douze enfants à mon lit,
Elle sera toujours assez riche. — J'ai dit. »



VII

LE PALAIS D'ÉTÉ



LE PALAIS D'ÉTÉ

(1860 ap. J.-C.)

RÉCIT DU CAPITAINE CAMOUL

« Midi!... j'ai fait mon tour d'horloge.
Peste! un joli somme!... à l'éloge
Des dodos de notre pays!...
N'en demeurez point ébahis,
Mère, sœur, voisins et servantes
De qui les oreilles ferventes
Déjà s'apprêtent à m'ouir :
J'ai souffert assez pour jouir.
Un officier qui de la Chine
Ramène sa pauvre machine,
Peut, sans commettre de délit,
Déjeuner même dans son lit.

Chez soi déjeuner !... à Toulouse !...
C'est assez, Fortune jalouse !
Et, puisque tu m'as fait ce bien,
Je ne te demande plus rien ;
Ou si peu... que c'est même chose !

Allons, mon vieux bouton de rose,
Perlotte, ma sœur, viens ici !
Tu te marieras, Dieu merci !
Mais, jusque-là, si ton envie
Est d'égayer un peu ta vie,
S'il te plaît un déguisement
Qui puisse faire événement
Aux bals que donne la préfette,
J'entends que tu sois satisfaite.
Tiens, lève ce couvercle, et prends.

Ce tour de perles à vingt rangs,
Ces papillons dont l'émeraude
Emprisonne un rayon qui rôde,
Vibrants sur leur spirale d'or ;
Ces bracelets où le condor,
Serti de rubis, déchiquette
L'aspic de saphirs, sa conquête ;
Cette longue robe en satin,
Couleur de la lune au matin,

De tant de petits points pourvue
Que son brodeur perdit la vue
(Comme te le fait remarquer
Un verset que sut m'expliquer
Une interprète fort adroite,
Et qu'on lit sur la manche droite),
Cette ceinture et son fermail,
Étrange tortue en émail
Dont les écailles sont d'or pâle,
Et dont la tête est une opale,
Ainsi que la queue et les pieds ;
Six membres point estropiés,
Tremblotant de la bonne sorte
Aux soupirs du flanc qui les porte;
Tout ce lot, Perlotte, est à toi !

Je profite du gros émoi
Qui te rend muette, pour faire
Mon petit présent à ma mère.
C'est cette coupe sur son plat ; —
J'ai refusé qu'on la moulât ; —
La coupe du grand sacrifice !
Quand l'empereur, faisant office
De prêtre pour la nation,
Offre aux dieux la libation,
Une fois, sans plus, par année.

Dans cette coupe illuminée,
Que lèvent vers le ciel ses mains,
Quatre cents millions d'humains
Confondent leurs vœux et leur âme... —
Il m'a plu que la bonne femme,
Dont, enfant, le sein m'a chauffé,
Y bût tous les jours son café.

Ah! ah! je la vois ébaubie!
S'enquérant par quelle lubie
Une fée a dans mes rideaux
Caché ces fabuleux cadeaux.
Car de croire qu'un capitaine
Sur les cent francs de sa huitaine
En ait prélevé le paiement,
C'est chose impossible vraiment.
Aussi n'ai-je point, bonne mère,
Parlé d'une telle chimère,
Et tu peux déclarer partout
Que je n'ai rien payé du tout.

Là-dessus, ne vous flattez guère
Que je vous narre cette guerre;
Vous l'avez apprise, ma foi,
Au coin de vos feux, mieux que moi.
Dans ce siècle où tout besoin presse,

Les correspondants de la presse,
Le télégraphiste-attaché,
Le photographe et son cliché
Coupent le sifflet, sans vergogne,
A ceux qui firent la besogne.
De l'enfer chez soi revînt-on,
Après avoir plumé Pluton,
On en trouvera sur sa table
Le compte rendu véritable,
Vieux de huit jours, et refroidi,
Avec son portrait... enlaidi.

Et puis, la galante Iliade
A chanter, que la marmelade
Fait par nous de ces magots !
La coquille des escargots
Sous le pied moins qu'eux est friable,
Et le mollusque pitoyable,
Mis en pâte avec sa maison,
A, dans son obscure raison,
Peut-être plus de connaissance
Que tous les Chinois de science.
J'ai vu les mandarins lettrés !
Académiciens titrés,
Géographes de la couronne !...
Pas un qui connût la Garonne !

Des sauvages ! des sapajous !
Des gens qui, s'ils venaient chez nous,
Cracheraient sur le Capitole,
Traiteraient Saint-Sernin d'idole
Et danseraient devant l'autel !
Achille n'est pas immortel
Pour avoir sabré de tels êtres. —
Quand on crible à quinze cents mètres
Des guerriers qui sur un bâton
Brandissent un tigre en carton,
Appuyé de fusils à mèches,
Ou des francs-archers dont les flèches
Piquent ferme à trente-trois pas,
Cette escrime n'enivre pas
La sobre muse de l'Histoire,
Et l'on sent après la victoire
Qu'on a remportée à tel jeu
Un fier besoin de rire un peu.
Aussi, ne s'en fit-on pas faute !

Malgré sa muraille très-haute,
Il faut vous dire que Pékin
Fut dans sa défense mesquin.
En attendant son ouverture,
Quand, sous une riche tenture,
Qui du soleil gardait son né,

Dans un palanquin promené
Sur le dos de quatre coolies,
Le soldat eut fait ses folies ;
Quand il eut avec décorum
Fumé sa pipe d'opium,
Il n'y tint plus, et, d'humeur franche,
Comme l'ouvrier le dimanche,
Suivant ses rustiques penchants,
Il s'en alla courir les champs.
Histoire d'ôter sa capote,
De la porter non plus en hotte,
Sur le dos, mais bien sur le bras ;
De passer, pour moins d'embarras,
Son ceinturon sur son épaule ;
De couper au bois une gaule
Et d'y graver quelque doux nom.
Voilà jusqu'où va l'abandon
Du vrai troubad à la campagne.

Cherchant donc pareille cocagne,
Les nôtres vinrent en un lieu
Qui de beaucoup passait leur vœu.
C'était un parc aux fonds immenses,
Où d'impériales dépenses
Avaient en ces cantons sans eaux
Dérivé d'infinis ruisseaux :

Yuen-Ming-Yuen, pour tout dire !
Le Trianon du vieil empire,
Où ses monarques éblouis
Avaient singé le grand Louis.

Dans l'eau, des bancs de poissons rouges ;
Sur ses bords, mille petits bouges,
Kiosques, pavillons, châtelets,
Moins riches que richement laids
De porcelaines et de marbres ;
Partout des pivoinés en arbres
Abritant des peupliers nains ;
Des fleurs... à fatiguer les mains,
Des fruits... à rebuter les bouches,
Des oiseaux... comme ailleurs des mouches ;
Puis des cerfs absurdes, aux flancs
Tachetés de petits ronds blancs,
Mais pas fiers, bien élevés, sages,
Léchant gravement les visages
Des soldats qui les abordaient,
Et qui de rire se tordaient.

Dans le centre, un grand palais triste.

Il avait la mine égoïste.
Avec ses rideaux verts baissés

Et ses volets cadénassés,
Sa morose délicatesse
Semblait tenir la politesse
Et la visite de nos gens
Pour intrusion d'indigents.
Attends un peu, noble caserne !
On t'apprendra, pour ta gouverne,
Que dans tout l'univers connu
Le Français est le bienvenu !

A la porte voilà qu'on frappe,
Et qu'une façon de satrape,
De chambellan ou de portier,
Portant très-haut son muffle altier,
Et plus haut encore une trique,
Sort aussitôt de la boutique.
Voilà qu'il commence à parler.
Mais, au lieu de nous formuler
En français tel quel sa harangue,
Dans cette simple et claire langue
Qu'on nous envie, et que chacun
Comprend, s'il a le sens commun,
Le cuistre nous lance aux oreilles
Des mots à rincer les bouteilles,
Des graviers plutôt que des mots,
Si rudes et si visigoths

Que lui-même en faisait la moue,
Crispant l'œil et gonflant la joue,
Comme un chat, voleur de rôti,
Qui l'a trop brûlant englouti.
Autour de lui les camarades
Riaient à s'en rendre malades ;
Il s'en fâche, et de son bâton
Casse une patte à mon planton.
Celui-ci, furieux et preste,
Riposte du poing qui lui reste,
Et sur le portier renversé
Chacun a bien vite passé.
Voilà nos gens dans la cambuse.

Bou diou ! c'est alors qu'on s'amuse !
En avant la course et l'assaut !
On se pousse du bas en haut,
Du haut en bas on se bouscule,
Jusque sur les toits on circule ;
On crie à décrocher les gonds,
On chante à fendre les plafonds,
On siffle, on miaule, on aboie ;
Mais, quelque talent qu'on déploie,
Pas une âme ne se fait voir !
Plutôt que de nous recevoir,
Les sottes se sont envolées !

Sauf quelques femmes étranglées
Que l'on trouve, chaudes encor,
Jonchant un secret corridor,
Personne à qui laisser sa carte !
Ce peuple-là de nous s'écarte,
Et l'on voit que jusqu'aux maris
Se sont sur nos mœurs bien mépris.
On maudit pendant deux minutes
La férocité de ces brutes,
Puis on repart avec entrain.
De moment en moment le train
S'affole, ainsi que la besogne.
On fouille tout, on brise, on cogne ;
On décroche des bibelots ;
On se verse aux cheveux des flots
D'essences à mille francs l'once ;
On boit à tout ce qu'on défonce.
D'aucuns donnent ce qu'ils ont pris,
Diamants ou perles sans prix,
A qui veut, pour rien, pour la gloire ;
D'autres, d'un chiffon dérisoire
S'arrachant la possession,
Prétendent qu'à leur passion
L'objet ou la mort satisfasse...
Mais voici que, changeant de face,
L'orgie à des plaisirs nouveaux

Apprivoise ces fiers rivaux.
Un bal costumé s'organise !
Or, même sans Jeanne ou Denise,
Sans violon ou sans biniou,
Pour le marin et le pioupiou
Il n'est point d'ivresse pareille.
Les voyez-vous dresser l'oreille
A l'appel falot du clairon
Qui sonne l'assemblée en rond ?
Chacun à tout prix se harnache ;
L'un d'un paon tué s'empanache,
L'autre avec un store arraché
Se drape en avocat fâché ;
Les robes de femme font rage ;
A les chercher on s'encourage,
Et le danseur, vite endurci,
Prend celles des mortes aussi.
En place pour la contredanse !

Oh ! comment dans sa transcendance
Le cancan fut alors dansé !
Comment son galop insensé,
D'abord humaine bacchanale,
Parut une ronde infernale
Lorsque les Anglais en retard,
N'ayant plus trouvé pour leur part

Que la desserte du pillage,
S'accordèrent l'enfantillage
De livrer le Palais au feu,
Afin de se venger un peu ;
Comment, sur la rougeur des flammes,
On vit soudain hommes et femmes
Devenir noirs, et, bondissant,
Dans le brasier s'engloutissant,
Figurer des âmes damnées
Aux fourches d'enfer retournées...
C'est à quoi ma langue surseoit
Jusqu'à l'absinthe qu'on lui doit ;
Je la sens déjà toute rêche. —

Sachez, pour finir, que, sans brèche
Et sans pétard, le lendemain,
Notre armée entra, haut la main,
Dans la capitale chinoise,
Et que nul ne lui chercha noise
Pour un vieux palais mis à mal.
Seul, un pédant, un animal,
Un Américain, nous vint faire
De la morale sur l'affaire,
Comme si ce Palais d'Été
Le nombril du monde eût été !
Il nous prédit des représailles !

Il vit les Chinois à Versailles,
Par le feu vengés et contents !
Et fit échoir avant cent ans
L'effet de ces billevesées
Qui soulevèrent nos risées.

Ça, ma mère, je me fais vieux !...
Je n'ai déjà plus mes bons yeux ;
Le fourreau s'use par la lame...
Il faut me chercher une femme.
Je la veux plus riche que toi !...
Avec l'argent qu'elle ait la foi,
C'est tout ce que j'exige d'elle ;
Je la trouverai toujours belle,
Tant que sur son bras triomphant
Je n'embrasserai qu'un enfant.

IX

A VICTOR MASSÉ

Dignum laude virum Musa vetat mori.

HORACE.

A VICTOR MASSÉ

1^{er} janvier 1878.

Voici le nouvel an, mon bon, et tes étrennes,
Belles assez, pourvu qu'en grâce tu les prennes :
Ce sont des vers. — Le don est selon mes moyens.
Si j'étais riche, ainsi qu'Horace aux temps anciens
Souhaitait l'être, eh bien, je t'offrirais des cruches
De vieux Rouen, à mettre aux dressoirs de tes huches,
Donarem pateras, et tu serais content.
Je t'offrirais un bronze, un lion qui s'étend,
Signé Barye, ayant encor de la fournaise
Le feu sous le sourcil — et tu serais bien aise.
Mais peut-être des vers sauront te plaire mieux.
Horace les croit forts à promouvoir dès dieux,

A garder de la mort l'homme digne d'éloge ;
C'est pourquoi dans les miens il sied que je te loge,
Massé, musicien sacré par vingt succès,
Et que je t'intronise au Panthéon français.

Oh ! ne crains pas, ami, que, se trompant de porte,
Ce soit au Walhalla que ma Muse t'emporte !
A Munich, elle et toi, vous seriez mal compris,
Et vous y solderiez en haine le mépris.
Non, si de t'enlever je l'estimais certaine,
Ce serait au séjour où rêve La Fontaine,
Où Ronsard porte au front la branche de laurier,
Où Prudhon bienheureux connaît André Chénier.
Tous ces Dieux-là, Victor, sont au ciel de la Gaule.
Quand tu t'avanceras vers eux, courbant l'épaule,
Tous ils t'embrasseront comme un hôte attendu,
Et, courtois, ils diront que tu leur étais dû,
Musicien mêlé de peintre et de poète,
Et qu'enfant, ils s'étaient inclinés sur ta tête.
Boileau même, charmé de la tendre façon
Dont tu sus échauffer son unique chanson,
De te remercier se sentira l'envie
Et te présentera son ingrate Sylvie.

Mais la troupe sacrée avant tout te louera
D'être resté toujours Français à l'Opéra,

De n'avoir point fumé le hatchich germanique,
Pour importer chez nous sa grimace harmonique,
Sa phrase entrecoupée et ses cris impuissants.
Toi, sans te contourner, tu dis ce que tu sens.
La pitié, la gaieté, l'amour, la jalousie
Se distinguent chez toi d'avec l'épilepsie,
Et tu prouves que Jean peut dire à Madelon :
Bonjour, sans se frapper l'occiput du talon.
Homme arriéré ! tu tiens pour le système antique
Qui suppose dans l'art une beauté plastique,
Et qui ne souffre pas qu'un chant se montre laid
Plutôt qu'une statue, et plus qu'elle incomplet ;
Qui prétend qu'il y faut assez de symétrie,
A le dresser d'aplomb qui veut qu'on s'industrie,
Et, surtout, que l'artiste y verse de sa main
« Quelque chose d'heureux comme un sourire humain ¹. »
Voilà ce que t'apprit dans Rome ta maîtresse
L'Italie, abreuvée aux sources de la Grèce,
Et c'est ce vieux savoir, maître, qui t'a fait grand.

Mais l'art suit, de nos jours, un tout autre courant,
Contre qui Beethoven se briserait l'échine.
Par delà l'Allemagne il roule vers la Chine,
En partant de Bayreuth, et vain est ton effort

1. Vers de Victor Hugo.

A dresser l'art français contre un flot aussi fort.
Ce chinois de Wagner triomphe dans l'école !
C'est pour son régiment que tout sergent racole,
Et tu n'empêcheras pas plus musiciens,
Chefs d'orchestre, éditeurs, critiques d'être siens,
De crier sur ses pas au miracle ! au génie !..
Que la foule d'aller à *Paul et Virginie*.

X

LYRES ET CASSEROLES



LYRES ET CASSEROLES

L'autre jour, un Alceste, à qui je passe tout,
Parce qu'en ses humeurs il soutient jusqu'au bout
Le scandale, parfois plaisant, d'un paradoxe,
Pousse ma porte, ainsi que le vent d'équinoxe,
Entre, vient à ma table, et, trouvant là tout frais
Les vers qu'au cher Massé le lendemain j'offrais,
Sur leur titre déjà blémissant de colère,
Me dit : « — Vous n'allez pas publier ça, j'espère ?

— Et pourquoi pas ? ces vers ne sont-ils point exquis ?

— Bon ! je ne me suis pas de leur saveur enquis,
Répond-il, je n'ai vu que leur adresse.

— A l'homme

Le plus charmant...

— C'est un musicien, en somme !

— L'Europe l'en avoue et je l'en applaudis.

— N'avez-vous point de honte?.. Après avoir jadis
Fait des vers pour Saint-Saens (1), il vous en faut encore
Faire pour celui-ci!.. quel zèle vous dévore!
Vous encouragez donc la musique?

— Parbleu !

— Et pourquoi prêchez-vous avec le même feu
Le découragement du tabac? Ces deux pestes
Vous ont été, mon cher, également funestes;
Et non pas à vous seul, ce qui ne serait rien,
Mais aux cerveaux français, ce qui compte; si bien
Que la France, à mon gré jouant à qui perd gagne,
Les devrait délaissier aux cerveaux d'Allemagne,
Priant Dieu qu'à jamais ils en soient infectés !

— Mais vous, repris-je, avec ces propos effrontés

1. Les Intermèdes, page 116.

Honnirez-vous longtemps, aveugle à la lumière,
Le premier des arts?

— Ouais ! c'est comme si la bière
Prétendait les respects dus au premier des vins,
Répliqua-t-il. Un art, où demeureraient vains,
S'ils y pouvaient entrer, les éléments des autres !..
Où sens, précision, qualités qui sont nôtres,
N'ont que faire !.. où jamais, s'adressant à l'esprit,
Il n'a fallu penser avant qu'on vous comprît !..
De sorte que je puis, par l'oreille physique,
M'aboucher à la brute avec de la musique,
Qu'Orphée en a levé les pierres d'un palais,
Et Gounod, plus malin, remué les Anglais !....
Eh bien soit, c'est un art, et nul ne le conteste ;
Donnez-lui seulement son rang, et qu'il y reste !

« La musique est un art, comme est une boisson
La bière, l'on en peut avaler à foison ;
Cela ne compte pas ; les sons dans la cervelle
Entrent, ainsi qu'aux reins la cervoise nouvelle.
Quel dommage, Monsieur, qu'ils en sortent moins bien !
Si de vider la tête on trouvait le moyen,
Comme je purgerais la mienne du grimoire
De cent partitions où nage ma mémoire !
Et comme avec profit je les remplacerais

Par les livres entiers, qui n'y sont qu'en extraits,
De Montaigne, Bacon, Voltaire, La Bruyère,
Shakspeare, Rabelais, de toi, divin Molière !
Penseurs substantiels, dont les fermes écrits
D'un peu mieux que de vent remplissent nos esprits !

« Et les musiciens sont, je le dis encore,
Des artistes ; l'État comme tels les décore,
Etfait bien ; mais pourquoi, dans ces temps aumôniers,
Ne donne-t-il jamais la croix aux cuisiniers ?
Pourquoi dans l'Institut la Cuisine à sa place
N'a-t-elle pas, avec la Musique, une classe ?
Le voilà le premier des arts ! le plus ancien
Et le plus neuf ! Tout lustre est terne auprès du sien !
Laissez-moi l'opposer à sa partie adverse ;
Oui, l'art qui nourrit l'homme à celui qui le berce,
Et, pour juger entre eux, à l'œuvre jugez-les.

« On ne voit plus chez nous de ces repas si laids
Que Boileau copiant Régnier, Régnier Horace,
Horace quelque Grec dont nous perdons la trace,
Ont sifflé sans répit, quand la Satire à court,
Esclave de l'Église et serve de la Cour,
N'avait, pour exercer sa flèche redoutable,
Que les méchants écrits ou la mauvaise table ;
Dans la France moderne on mange bien partout.

C'est au manger qu'on voit les grands progrès du goût.
Chacuns'en pique, en bas comme en haut de l'échelle ;
Car, sur un linge blanc espacer sa vaisselle,
Recevoir ses amis à dîner quelquefois,
C'est le rêve que font ouvriers et bourgeois.
Qui le peut accomplir est heureux, on l'envie,
Il mourra sans regrets, il a goûté la vie!..
Celui qui ne peut pas, dans son enfer reclus,
Plaint un pire damné, celui qui ne peut plus!..
Non ragioniam di lor (1), mais, détournant la tête,
Entrons chez un heureux lorsque la table est prête.

« Spectacle plus riant fut-il jamais offert !
Douze amis, entourant les fleurs d'un gai couvert,
Assis, à contenter les dos les plus moroses,
Se sont d'abord souri de l'œil entre les roses ;
Puis, du voisin qu'il a chacun s'est applaudi ;
Car les amphytrions ont savamment ourdi,
Brin pour brin, cavaliers et dames désirées,
De leur demi-toilette encore mieux parées,
Et tramé cette chaîne en sorte que chacun
Trouvât son fait à part dans le plaisir commun.
Le menu par la joie a prouvé sa logique,

1. Dante. Inferno. Canto III, v. 50.

Car ni Madère sec, ni Bourgogne énergique,
Sachez-le, n'ont le don d'épanouir le cœur,
Quand une seule faute a faussé la rigueur
Du menu, lequel n'est, au fond, qu'un théorème
Où Leibnitz et Pascal ont préparé Carême.
Abrégeons. — Sur la table un bon mot a passé,
Ainsi qu'une fusée il a tout embrasé;
Le Champagne, arrosant les langues qui flamboient,
Fait des miracles : là des noués se déploient,
Là parlent des muets; une femme, en riant,
Dit son âge; un banquier, de candeur effrayant,
Dit qu'il n'est pas très-riche; un homme littéraire
Pleure d'aise au récit du succès d'un confrère;
Et tous, redevenus, comme petits-enfants,
Tendres, simples et doux, bavards et triomphants,
Ne sachant même pas, en leur naïve ivresse,
Comment ils ont quitté la table enchanteresse,
De retour au salon, d'hommes passeraient dieux,
Si quelque Olibrius, de leur gloire envieux,
Ne l'empoisonnait pas avec ce mot toxique :
« Est-ce qu'on ne va pas faire un peu de musique? »
De la musique, traître? eh! que n'est-ce vraiment
Celle que l'on doit faire à ton enterrement!

« Soyons justes pourtant, oyons toute la cause
Et ce que la Musique à la Cuisine oppose.

« Concert ! — c'est un concert qui remplit le salon.
Plus de cercle. Les gens, ici, rangés en long,
Doivent se contenter du spectacle des nuques.
Des maris turcs pourraient s'y dispenser d'eunuques,
Tant les dames, gardant ce salon comme un fort,
Y sont pour les galants d'un impossible abord.
Qui les verrait de face en apprendrait de belles
Rien qu'aux regards bourrus qu'elles croisent entre elles !
Car si, comme on l'a dit, l'homme est à l'homme un loup,
La femme est à la femme un animal garou.
Les galants regrettés s'écrasent dans les portes ;
Les blasés, renonçant à grossir leurs cohortes,
Dans les chambres du fond, où le tympan perçoit
Peu de chose, mais où, par grâce, l'on s'asseyait,
Ne pouvant pas fumer, se vengent sur les femmes
Et s'en content tout haut des histoires infâmes.
La musique, en effet, civilise les mœurs.

« Et quelle est-elle encor, celle dont les rumeurs
Jusqu'à nos malappris arrivent par bouffées ?
La musique autrefois fut la chanson des fées,
Ce fut la volupté de l'oreille, aujourd'hui
C'en est l'angoisse, c'est la science et l'ennui ;
Ou bien, c'est le refrain qu'idiote et féroce,
Moud l'Opérette avec sa manivelle atroce ;
L'Opérette, qui fut le plus bel ornement

De l'Empire, et parfit notre abrutissement!
Allons, c'en est assez! la cause est entendue;
Dans votre esprit aussi la Musique est perdue,
La Cuisine triomphe, et j'attends votre aveu.

— Doucement! dis-je; à moins d'encourager le jeu,
Comment dans un salon, s'il ne faut plus qu'on chante,
S'amuser décemment?

— Simplicité touchante!

Et les combats de coqs, dit-il, qu'en faites-vous?
Apprenez qu'il n'est pas d'amusement plus doux.
Le trapèze est encore une chose adorable,
Et, plutôt qu'au gymnase, au salon désirable.
Un trapèze est gênant moins qu'un piano. De plus,
J'en voudrais voir les tours aux dames dévolus.
Outre qu'il conviendrait aux personnes bien faites
De régaler nos yeux de ses voltes honnêtes,
Une dame, tournant autour d'un fort bâton,
Ne pourrait plus chanter trop bas d'un quart de ton
Un air que, sans compter le bock qu'on y déguste,
Au *beuglant*, pour vingt sous, l'on entend chanter juste.

— Mais, dis-je, songez-vous que la France a le prix
Dans cet art qui n'obtient que vos rudes mépris?

•

— Oui, dit-il, elle doit beaucoup à ses artistes.
Vainement l'Amérique exalte ses dentistes,
La France, humiliée au concours dans les siens,
Se relève aussitôt dans ses musiciens.
Oui, la lyre française est reine de la fête ;
C'est dit, c'est proclamé, crié ; la preuve est faite ;
Mais par quel contre-temps nos musiciens sourds
Ne l'entendent-ils pas et chantent-ils toujours ?

« Quand Rossini, géant sorti de la matrice
Qui n'avait pas été d'un tel fruit créatrice
Depuis que Michel-Ange, au torse monstrueux,
S'en était dégagé, fœtus tumultueux ;
Quand Rossini, sifflé des docteurs-ès-syncope,
Ses concurrents, troupeau visible au microscope,
Eut, dans le grand clairon de son Guillaume Tell,
Sonné sa note épique, et sonné d'un son tel
Que les voûtes du ciel en furent remuées,
Et que l'aigle d'Altorf s'enfuit dans les nuées,
Rossini, tout géant et surhumain qu'il fût,
S'étant prouvé, posa sa trompette et se tut.
Et, quarante ans, il rit de voir de simples hommes
A qui la lèverait gager de grosses sommes,
D'autres y pénétrer et, sortis par un bout,
Déclarer que ce tube est un antique égoût
Bâti par les Romains, et d'étrange structure,

Ou, moins encore, un rien... un jeu de la nature.
Ce que fit leur ancien après tant de travaux,
Pourquoi, plus forts que lui, les trompeteurs nouveaux
Ne le feraient-ils pas avant? L'économie
Serait-elle par eux reçue en ennemie?
Auraient-ils fait un pacte avec les voituriers
Pour abréger nos jours par des bruits meurtriers?...
Ah! s'il en est ainsi, fulminons l'anathème
Contre tout musiquant hors de la Mi-Carême;
Exigeons que le chant, sauf aux endroits déserts,
N'afflige que l'Église et les cafés-concerts;
Copsacrons l'Opéra, trop beau pour la musique,
A nos morts immortels du théâtre classique;
Que Molière, Corneille et Racine abrités,
Autrement que par grâce y soient représentés,
Tandis qu'à l'autre bout de la noble avenue
Les vivants attendront moins longtemps sous la nue;
Que la musique enfin, qui rend les Français fous,
Ne trouve plus, mon cher, un complice chez vous.

« D'ailleurs, qu'espérez-vous de cette connivence?
L'oreille a fait son temps, l'ère du nez s'avance.
Oui, la grande victime héroïque, le nez,
Qui souffre dans Marseille et dans Douarnenez,
Qui souffrit dès le jour où le mal, dans le monde
Entrant, développa toute senteur immonde;

Lui pour qui le Seigneur avait fait le lilas,
Et pour qui l'homme a mis l'ail dans le cervelas
Et versé dans les vents l'eau des choux provenue;
Le nez clément, qui sur ses bourreaux éternue...
Le nez peut aspirer à des destins meilleurs.
Quelque jour, dans New-York, si ce n'est pas ailleurs,
Dans le Zaboulistan, un facteur de génie
Notera des parfums la gamme et l'harmonie,
Construira l'instrument nouveau du nouvel art,
Et, surgissant soudain, comme sort du brouillard
L'astre, il balancera devant le nez des hommes
Un encensoir-orchestre et des accords d'aromes
Si savants et si beaux, et d'un pouvoir si fort,
Que dans leurs voluptés on attendra la mort.
Ce jour-là, ce sera fini de la musique ;
Le ténor lancera gratis son cri phtisique ;
L'homme, prêtant le nez aux chanteurs de la nuit,
Écouterà l'œillet, qui donne l'ut sans bruit. »

Quand ce monstre eut fini de parler de la sorte,
Sans lui répondre un mot je le mis à la porte.



XI

NOTRE-DAME DE LA REVANCHE



NOTRE-DAME DE LA REVANCHE

Après la guerre, après la Commune en démente,
Quand les Français, du sang des Allemands frustrés,
Se furent dans Paris, comme en un cirque immense,
De sang français désaltérés ;

Après l'embrasement de la cité meurtrie,
Lorsque les survivants cherchèrent à tâtons
S'il restait une base intacte à la patrie
Sous les débris de ses frontons,

Une assise où fonder l'avenir misérable,
Oh ! comme en pâlisant ils portèrent leurs doigts
Sur la cendre encor chaude et l'aire vénérable
Des temples sacrés d'autrefois !

La Bourse était debout, Dieu clément ! et le livre,
Le Grand-Livre, plus grand que celui des Hébreux,
Vainement consumé, promettait de revivre
 Dans un double miraculeux ;

Mais où donc revivrait la Loi, reine égorgée ?
Où la Religion, qui domine la Loi
D'aussi haut que l'Athos s'élève sur l'Égée,
 Ranimerait-elle la foi ?

La foi, souffle latent dans les nations mortes,
Qui garde leur sang vif jusqu'au creux du tombeau,
Et qui le fait, après qu'on a scellé ses portes,
 Fluer dans leurs veines plus beau ;

Si bien que l'Italie, humide de nos larmes,
Et la Grèce, sur qui nos pères ont pleuré,
Fidèles, ont paru ravissantes de charmes
 Hors de leur caveau demuré ;

La foi, qui soulevait le cœur et la cuirasse
De Jeanne d'Arc, voguant sur son haut palefroi,
Qui faisait à Danton dans le panier vorace
 Jeter sa tête sans effroi ;

La foi, qui porte l'homme au delà de la vie,
Au delà du désert les jeunes des oiseaux,
Qui conduisait, ainsi qu'une étoile suivie,
Christophe Colomb sur les eaux ;

La foi qui sauve, ô Dieu ! dans le cœur de la France
Palpitait-elle encor d'un faible battement ?
Question où tenait toute l'âpre souffrance
De cet effroyable moment.

Et ce fut le cœur plein de doute, qu'un dimanche,
Dans votre sainte église, où Trochu malheureux
Vous invoqua trop tôt, Vierge-de-la-Revanche,
J'entrai, plus tremblant qu'un fiévreux.



C'était la fin de la journée.
Tiède et voluptueuse aux sens,
L'atmosphère était imprégnée,
D'un parfum de cire et d'encens.

Une poussière suspendue,
Que la foule agitait encor,
Descendait, dans l'ombre perdue,
Ou montait dans un rayon d'or.

Le flot des paroissiens vulgaires
S'écoulait pourtant, reconduit
Par les voix mâles et sévères
Des prêtres chantant à grand bruit.

Ainsi qu'entre batteurs en grange,
Aux côtés de l'autel désert,
Coup pour coup, l'énergique échange
De leurs répons formait concert,

Et de son rythme imperturbable
Exaltait les nobles desseins
Du populaire charitable
Qui vidait sa bourse aux bassins.

Les quêteuses, trop enrichies,
Souriant avec abandon,
De leurs mains mollement fléchies
Accusaient la lourdeur du don.

C'étaient, sur le seuil de la porte,
Deux nonnes aux guimpes d'azur,
A l'œil long, à la bouche accorte,
Au menton replet, au front pur.

Non de ces nonnes dont la lèvre
Au plaisir n'a jamais souri,
Mais de celles par qui la fièvre
Fut apaisée au comte Ory.

Plus loin, comme aux Panathénées,
Sur deux files se balançant,
Aux chapelles illuminées
Les fervents allaient se pressant.

Dans l'une, mi-mort de fatigue,
Un enfant de chœur, un cher fils,
A la foule, d'argent prodigue,
Faisait baiser un crucifix.

On passait, on payait ; les bouches
Touchaient les pieds, touchaient le flanc,
Qu'essuyait, en chassant les mouches,
L'enfant, d'un linge nonchalant ;

Sans que ce simplet de village
Semblât s'étonner qu'à Paris
Un Christ fût d'un meilleur fermage
Qu'un champ de blé dans son pays.

Dans l'autre, comme on s'évertue !
Chère Sainte-Vierge, est-il vrai
Qu'on ait habillé sa statue
En vivandière, au mois de mai ?

Aussi, que de cire on lui paie
Pour effacer ce lâche affront !
La femme qui rend la monnaie
La cherche en s'essuyant le front.

C'est là que, triomphant naguère,
Un de nos premiers usuriers
Me paraît, ailleurs qu'à la guerre,
Avoir vidé ses étrières.

Le pauvre homme ! un énorme crêpe
Vient de lui faire un chapeau neuf.
Sa femme s'est noyée à Dieppe !...
A soixante ans, le voilà veuf !

Il va pouvoir, dans sa détresse,
Epouser celle qui, déjà
Sa belle-sœur et sa maîtresse,
Avec elle le partagea.

Ils sont là tous deux ; il la pousse,
Parfois, d'un coude affectueux :
« La Providence nous fut douce »,
Disent leurs regards onctueux.

Sous la forme la plus humaine
Ils viennent la remercier ;
Chaste il fut, toute la semaine ;
Elle a pour Marie un rosier ;

Un rosier magnifique, un arbre !
En attendant qu'au mur fixés,
Deux jolis ex-voto de marbre
Disent qu'ils furent exaucés.

Et dès aujourd'hui, sans reproche,
Ils vont déposer sur l'autel
Les sous qu'ils tournent dans leur poche,
Et baiser son moite listel.

Et de leurs stalles confortables
Surveillant tout ce mouvement,
Les prêtres aux voix indomptables
Exhalaient leur contentement.

« Payez ! payez ! suivez la foule !
Semblaient-ils dire en leur latin,
Ne craignez pas que l'autel croule
Comme un simple comptoir d'étain.

Il est solide, il est en pierre ;
Il porterait, sans rechigner,
Tout l'or que soutire Saint-Pierre
De l'Europe, avec son denier.

Payez ! payez ! sauvez vos âmes !
Et vous serez considérés....
Le diable, en attisant ses flammes,
Tourne la broche des curés.

Payez ! la République est grasse
Assez pour suer deux rançons,
L'une aux Prussiens qui lui font grâce,
L'autre à nous, qui la... bénissons.

Deum laudamus ! la Commune
 Nous fit petit mal et grand bien.
*All's well that ends well !** encore une,
 Et Paris sera bon chrétien ;

Et l'on n'y verra plus un prêtre,
 Plus un porteur de capuchon
 Avec un flacon se commettre
 Qui n'ait pas dix ans de bouchon !



Alors, tout transporté de ce spectacle auguste,
 Oubliant de mouiller mon pouce au bénitier,
 Je sortis, et je dis : « Oh ! pour ma crainte injuste
 Quel fouet me devrait châtier !

Non, la religion en France n'est pas morte !
 Un rejeton plus dru sort de son tronc haché.
 Nos enfants, à l'abri de sa ramure forte,
 Attendront le soleil couché.

*. *Tout est bien qui finit bien.* Titre d'une comédie de Shakspeare.

Pour forcer, l'arme au poing, d'insolentes frontières?
Pour enlever Strasbourg à son hideux destin?
Non : pour escalader à deux genoux Fourvières,
Aux premiers rayons du matin.

Pour voir l'aube rougir la flèche patriote
De Metz, où dort d'un œil l'exécrable vainqueur?
Non : celle de Paray, dont la pointe dévote
Se dresse sur le Sacré-Cœur.

Qui sait même, qui sait si d'autres sanctuaires
N'offriront pas alors aux pèlerins blasés
Des objets de latrie, aux présents bréviaires
Point encore impatronisés?

D'autres viscères saints de l'Être où tout flamboie?
Dignes d'un culte, autant que ce Cœur peu nouveau?
Pourquoi pas le Sacré-Poumon, le Sacré-Foie?
Pourquoi pas le Sacré-Cerveau?

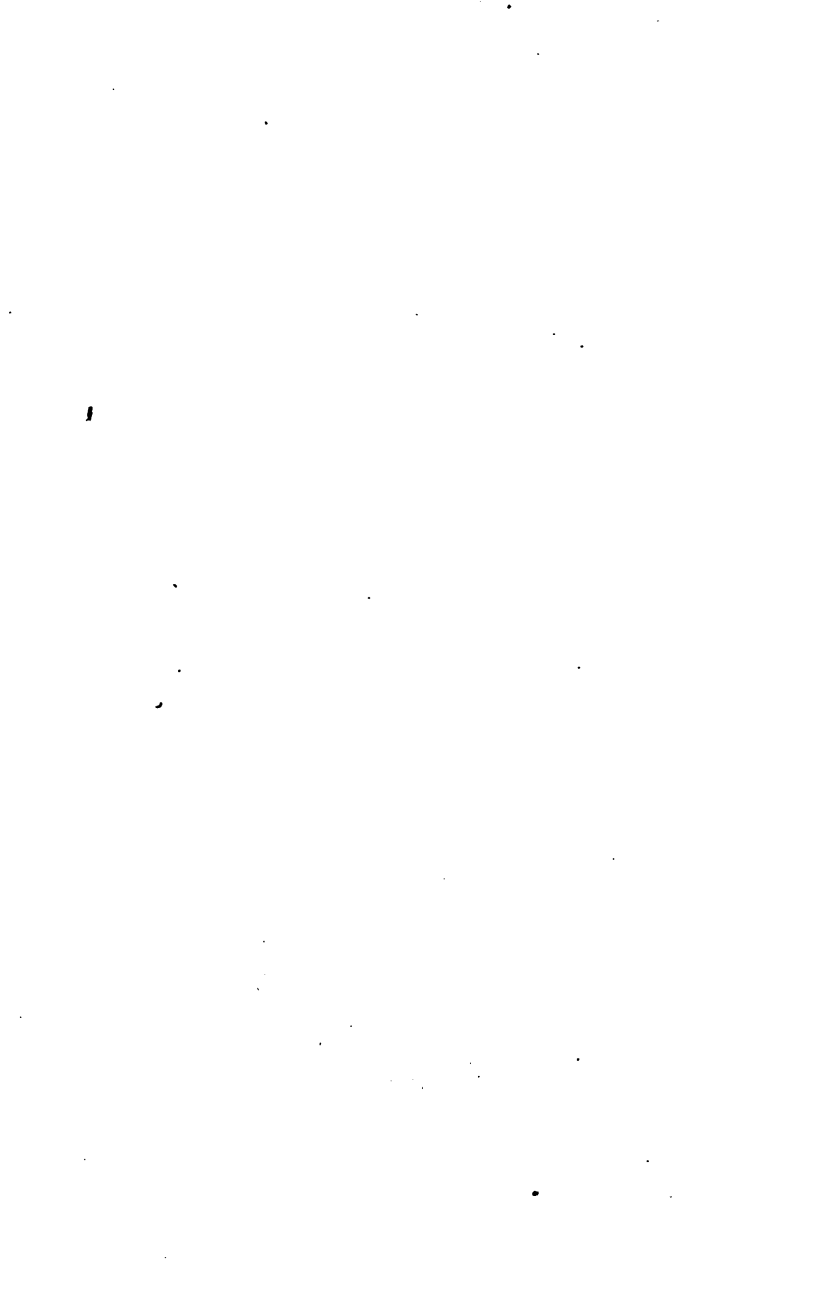
Dieu n'a-t-il plus pour nous des entrailles de père?
Ces Entrailles, pourquoi ne pas les adorer?
En peinture, en sculpture on verra Dieu, j'espère,
Le ventre ouvert, nous les montrer!

Tel on le brodera sur les drapeaux de France,
Lorsque le jour viendra du suprême combat.
Ah! pour ce jour d'effroi mon cœur n'a plus de transe;
Le voile du futur s'abat!...

Devant ce labarum nouveau de nos revanches
Je vois, entre les doigts du soldat allemand,
La cartouche glisser, prendre des ailes blanches
Et voler dans le firmament!

Je vois les canons Krupp aux culasses moroses,
Gonflés d'obus, et fiers de leurs éclats pervers,
Cracher... et, stupéfaits d'avoir craché des roses,
S'agenouiller dons les blés verts!

Et Bismarck converti, tenant au poing le cierge,
Dans ce temple, où trembla mon esprit abattu,
Sicambre monstrueux, à l'autel de la Vierge
Quêter dans son casque pointu! »



XII

A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES



A QUOI RÉVENT LES JEUNES FILLES

Épilogue à la comédie de Musset

La chambre de Ninette, au matin. Ninette est dans son lit.
Ninon entre, elle est en déshabillé.

NINETTE *levant la tête.*

Déjà debout, Ninon!.. quelle heure est-il?

NINON.

Qu'importe!

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

NINETTE.

Seigneur Dieu

Es-tu malade?

NINON.

Non, mais, derrière ta porte,
J'étais, avant le jour, plantée ainsi qu'un pieu,
Attendant qu'en ton lit tu bougeasses un peu.
Ninette, dormais-tu?

NINETTE.

Moi? je n'ai fait qu'un somme!

NINON.

Tu le dis... mais le creux de tes yeux te dément,
Pauvre sacrifiée au cœur faible et charmant!
Ah! tu sais ce que c'est que le pouvoir d'un homme!
Notre père en est un. — Selon son bon plaisir,
Il m'a pour épouser Silvio voulu choisir,
Et te voilà, martyre, à la roue attachée!

NINETTE se tournant vers le mur.

N'en parlons plus, veux-tu?

NINON.

Si! parlons-en, ma sœur!
Car c'est pour en parler que je t'ai dénichée,

Molle colombe, au nid de ta douleur cachée.
Va, je caresserai ta plume avec douceur! —
Ninette, il ne faut pas que tu sois malheureuse;
Ninette, cette nuit je prétends reposer;
Ninette, souris-moi sous ta paupière creuse :
Je renonce à Silvio, tu pourras l'épouser.

NINETTE se retournant.

Ciel! qu'est-ce que tu dis?

NINON.

Je dis, pauvre chère âme,
Que c'est toi que Silvio va recevoir pour femme.

NINETTE.

Oh! ne plaisante pas, Ninon, sur ce sujet!

NINON.

Je ne plaisante pas du tout, je te le jure.

NINETTE.

Prends garde! j'ai le cœur un peu faible, en effet.

NINON.

Ton incrédulité, ma sœur, me fait injure.
En un mot comme en cent, je renonce à Silvio.
Faut-il, en le criant, réveiller le château?

NINETTE frappant dans ses mains.

Vrai? c'est donc vrai?... Dieu bon! je pense que je rêve!
J'en vais devenir folle après un pareil deuil!
Sa femme!.. c'est ainsi que Juliette lève,
Pour être à Roméo, la planche du cercueil!
Tra ra, tra deri da, je ris, je me sens ivre;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur;
Dieu! qu'il fait bon d'aimer, d'être aimée et de vivre! —
Mais, fi! suis-je assez sotte avec mon chant vainqueur!
J'oublie, ô ma Ninon, ton sanglant sacrifice...
Ne t'en offense pas; ma gaieté n'est pas vice,
Et j'aurai des baisers pour tes larmes, ma sœur!
Que vas-tu devenir, ô veuve volontaire?
Resteras-tu toujours, sublime solitaire,
Sur la route poudreuse où tu me dis adieu?

NINON.

Oh! moi, tu sais, je suis raisonnable — et j'ai Dieu.

NINETTE.

N'incarneras-tu pas ton Dieu dans un autre homme ?
Celui qui m'est cédé ne l'oublieras-tu pas ?
Sais-tu bien qu'il n'est pas de plaisants célibats
Tant qu'on est fille d'Ève et qu'embaume la pomme ?

NINON.

Pour rester vieille fille il faut faire des vœux,
Et je n'ai rien voué, que je sache.

NINETTE.

Oh ! tant mieux !
Oh ! je t'aime ! — Va, va, ma belle, à ta blessure
Nous saurons appliquer tel baume... ne crains rien !
La perle des maris !.. S'il ne te va pas bien,
Nous en commanderons un autre, sur mesure.

NINON souriant malgré elle.

Enfant, de quel souci vas-tu t'embarrasser !
Ah ! le premier venu pourra bien m'épouser !
C'est fini maintenant de mon dédain superbe !..
Si je veux un mari, je n'ai qu'à me baisser.

NINETTE.

Baisse-toi...pour cueillir un bouton d'or dans l'herbe.

NINON.

C'est fait.

NINETTE.

Comment?

NINON.

Je viens d'envoyer par Flora...
Bref, tu pourras le voir ce soir, à l'Opéra.

NINETTE.

Bravo, Ninon! bravo! voilà ce qui s'appelle
De la décision!

NINON.

J'en ai, quand il en faut.

NINETTE.

Çà, la demande est donc toute fraîche et nouvelle?
Tu n'en-avais rien dit.

NINON.

Le temps m'a fait défaut.
Puis, ne devais-je pas épouser ton Silvio?

NINETTE.

Oui, bon ange, c'était avant ton sacrifice!..
Mais, dis-moi, ce beau-frère est d'ancienne maison?

NINON.

Oui, je crois sa maison fort vieille.

NINETTE.

Beau garçon?

NINON.

Elle lui rend vingt mille écus de bénéfice
Par an.

NINETTE.

Jeune?

NINON.

Son père est vieux, et va bientôt
Lui laisser trois forêts en Berry pour son lot.

NINETTE.

Hélas ! qu'en feras-tu ? n'es-tu pas assez riche ?

NINON.

Par moi-même, je suis, en effet, riche assez..

NINETTE.

Alors, cherche l'amour ; l'argent n'est qu'un fétiche !

NINON.

Oui, mais j'ai grande peur des gens intéressés.
Sur ce chapitre-là je n'entends pas qu'on triche.
Penser qu'on me voudrait avoir pour mon argent
Me fait horreur. Voilà, chère, ce qui me force
A fuir comme le feu tout amour indigent,
Tout prétendant n'ayant qu'une agréable écorce,
A n'épouser, enfin, pour être en sûreté,
Qu'un homme trois fois plus que moi riche et renté.

NINETTE.

Je t'excuse, Ninon. — Mais, sur ce point si tendre,
Silvio d'aucun soupçon n'avait à se défendre,
N'est-ce pas ?

NINON.

Lui, grand Dieu ! jamais ! au grand jamais !

NINETTE.

Silvio plane au-dessus de tout soupçon mauvais
Avec des ailes d'or?..

NINON.

Sans doute.

NINETTE.

Sa fortune
Est claire?..

NINON.

Comment donc !

NINETTE.

Elle n'est pas commune?...

NINON.

Non, huit cent mille francs, qu'il avait, ne sont pas
Pour être rencontrés tous les jours dans le pas
D'un cheval.

NINETTE.

Un moment! — Pourquoi dis-tu, ma chère,
En parlant des huit cent mille francs de Silvio,
Qu'il les *avait*?

NINON.

Qui? moi?

NINETTE.

Fais-tu l'imbroglio
Des temps du verbe Avoir?...

NINON.

Bon! professé-je en chaire,
Comme un pédant?

NINETTE.

Ou bien, est-ce que j'en conclus
Que Silvio les *avait*, mais qu'il ne les *a* plus?

NINON.

Que t'importe, petite!

NINETTE.

Ouais! quelle indifférence!

NINON.

N'est-il pas de maison ancienne?

NINETTE.

C'est parfait....

NINON.

Jeune?

NINETTE.

Je le veux bien....

NINON.

Beau garçon?

NINETTE.

En effet....

NINON.

Eût-il avec cela des billets en souffrance,
Où donc serait le mal?

NINETTE.

Des billets! vertubleu!...
Voyons, qu'est-ce qu'on dit? ceci n'est pas un jeu;
Parle!

NINON.

Rien sur son compte.

NINETTE.

Et sur qui?

NINON.

Sur son père.

NINETTE.

Et quoi?

NINON.

Qu'il a joué sur les fonds ottomans,
Et, dame!...

NINETTE.

Achève donc ! ta lenteur m'exaspère.

NINON.

Et qu'il a tout perdu... hormis ses vêtements
Et l'honneur.

NINETTE.

Et l'honneur ! Vraiment, c'est admirable ! —
Et de quand daterait son exécution ?

NINON.

D'hier.

NINETTE, *à elle-même.*

Oui, c'était jour de liquidation...

NINON.

Celle-ci, paraît-il, restera mémorable.

NINETTE.

D'hier!... Et tu l'as su?...

NINON.

Par notre tante Ida.

Hier, quand tu sortis, ne pouvant te défendre
De pleurer, au salon elle te succéda.

Papa, tout rayonnant, lui présenta son gendre ;
Aussitôt, me tirant à part, elle m'apprit

La ruine du comte, et puis, d'un ton contrit,
Elle me conseilla d'y faire bon visage,

Parce que, l'honneur sauf, la plaie était d'argent
Et point du tout mortelle à notre mariage ;

Conseil que j'applaudis d'un bravo diligent.

Puis, comme le retour pour elle est un voyage,
Elle s'en fut bientôt et je m'allai coucher,

Sans parler à personne et paraître y toucher.

« Riche ou pauvre, pensais-je, il faut qu'on se marie ! »

Mais je ne pus dormir, et, sous mon front songeur,

Mon éternelle crainte, éternel ver rongeur,

Creusa toute la nuit sa morne galerie.

« Est-ce pour moi qu'il m'aime ? est-ce pour mes écus ? »

Oh ! question d'enfer ! angoisse lamentable !

Sur mon sein haletant, sur mes esprits vaincus

Comme ce cauchemar s'assit insupportable !

J'ai dû, comme le Christ veillant sous l'olivier,

D'une sueur de mort mouiller mon oreiller.

NINETTE.

Bref, tu t'es résolue à détourner ta bouche

Du calice...

NINON.

Hélas ! oui.

NINETTE.

Puis, pensant à ta sœur,

Tu t'es dit que la sienne à sa liqueur farouche

Peut-être trouverait une exquise douceur...

NINON.

C'est cela.

NINETTE.

Qu'elle était naïve et romanesque,
Qu'un amour indigent l'accommoderait presque
Mieux qu'un riche...

NINON.

Tout juste.

NINETTE.

Et que, pour l'Opéra,
Tu pourrais lui donner dans ta loge une place —
Au fond — et lui prêter, avec ton vitchoura, —
Le plus vieux — par ces froids où l'on casse la glace,
Six sous pour l'omnibus quand elle serait lasse...

NINON.

Ninette!..

NINETTE.

Et, noblement, tu m'as cédé Silvio...
Canaille!

NINON.

Épargne-moi, ma Ninette, ma mie!

NINETTE.

T'épargner ! quand je pense à la profondeur d'eau
Où je m'allais noyer si je t'avais suivie !..

NINON.

Mon cher cœur !

NINETTE.

Quand je pense... ah ! j'en claque des dents !
Que je pouvais donner dans tes pieux godants,
Et qu'alors, mariée, oui, la nuit de ma noce,
Quand tu m'aurais laissée avec mon jeune époux,
Il serait à mes pieds tombé sur ses genoux
Pour me dire : « Ninette...

NINON.

Ah ! tais-toi ! c'est atroce !

NINETTE.

« Ninette, je n'ai pas le sou ! »

NINON.

C'est à périr !

Tais-toi ! ne redis pas ces quatre mots infâmes !

NINETTE *sombre.*

Hélas ! combien est-il de malheureuses femmes
Qui les ont entendus, et qui n'ont pu mourir !

NINON.

Mais non ! j'aurais à temps poussé le cri d'alarme !
Et déjà du danger ne t'avisais-je pas ?
Enfin, t'avais-je donc mis à la gorge une arme
Pour te faire avaler cet époux plein d'appas ?
Tu l'aimais !

NINETTE.

Jésus-Dieu ! s'il je l'aimais, ma fille !..
Et si je l'aime !.. Ah ça, crois-tu me mesurer
A l'aune de ton cœur ? peux-tu te figurer
Que le mien au fléau de la Fortune oscille ?
Oui, j'adore Silvio ! — mais, est-ce une raison
Pour l'épouser ?.. Pas plus qu'on ne serait tenue,
En épousant Irus, d'adorer cet oison !

NINON.

Toi ? tu l'épouserais ? ce jocrisse ?..

NINETTE.

Chanson !

Ce jocrisse, ma sœur, me prendrait toute nue,

Et je prendrais fort bien, moi, les rentes qu'il a :
Cent mille! — On n'est jamais jocrisse avec cela.
Tiens, dis-lui que sa flamme à la fin m'a touchée,
Et qu'au tableau des bans, demain, je sois couchée!
Veux-tu ?

NINON *en riant*.

C'est entendu.

NINETTE.

Silvio ne s'ira pas
Jeter, en l'apprenant, dans l'eau, la tête en bas...

NINON.

Pas si sot!

NINETTE.

Il sera, le jour du mariage,
Furieux...

NINON.

C'est probable. Aussi bien que le tien,
Le mien le jettera dans des transports de rage;
Mais dans l'eau, que non pas! — il est trop bon chrétien.

NINETTE.

Il est trop beau surtout!.. et nous voulons qu'il vive.
Comprends-tu?..

NINON.

Je comprends, ô Ninette naïve,
Que je suis une pauvre écolière, à côté
De ta hauteur de vue et de ta fermeté.
Laissez-moi vous baiser les mains, ô mamaitresse!

NINETTE.

Laisse-moi me lever, toi. — Ciel ! quelle paresse !
Huit heures !.. et je n'ai pas dit mon chapelet !

NINON.

Ma foi, ni moi non plus !

NINETTE.

Ensemble, s'il te platt.

TOUTES DEUX à genoux.

*O Christe, dum fixus cruci
Expandis orbi brachia,
Amare da crucem, tuo
Da nos in amplexu mori.*



NOTES



NOTES

AMOUR, AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

Les personnes d'un goût délicat — il y en a encore trop — qui voudraient jouer cette saynète dans des salons tempérés, pourront y pratiquer une coupure, arrangée d'avance ainsi qu'il suit :

Page 13.

GASTON.

Ma foi, c'est une belle étude Anatomique !... Au fait, vous n'aurez pas besoin De payer pour la voir ; vous serez mon témoin.

GONTRAN.

Quel jour ? etc.

LE VIEUX SOLDAT

Page 24.

Ah ! race de flous ! canaille ! sale engeance !

Je n'admets pas qu'on injurie l'ennemi, même celui-là, l'envahisseur séculaire de notre héritage. L'injure

est un manque de dignité et une perte de force. J'aurais donc supprimé celles que j'ai entendu proférer à mon vieux soldat, si, possédant les vertus de son état, il eût été digne de le représenter; mais comme son indignité était précisément la fin de cette étude, je lui ai laissé les injures, arme favorite de ceux qui n'aiment pas en manier d'autres, et qui conservaient un détail essentiel à la ressemblance de son portrait.

LA PLAINTÉ D'ALFRED

Page 42.

*Vous seriez des bêtes!... tandis
Que vous êtes des imbéciles.*

Imbéciles est ici dans le sens du latin *imbecillis*, faible. Le mot ne s'applique pas, cela va sans dire, au glorieux Alfred, mais aux *humains*, dont il s'est fait parfois le porte-paroles un peu trop complaisant.

LE CHRIST DE BONNAT

J'ai nombre d'anciens camarades et quelques bons amis dans les Cours et Tribunaux de Paris, tous magistrats sans reproche, et fort au-dessus de mon certificat. Qu'on ne cherche donc pas parmi eux celui

que j'ai représenté dans ce poème véridique. Outre qu'il est mort depuis longtemps, je me suis arrangé de façon qu'il ne fût pas reconnu par ceux qui ont conservé son souvenir.

AUX BAINS FROIDS

Page 75.

Ah ! laisse-le là, pauvre prêtre ! etc.

Des amis, dont je ne peux pas plus méconnaître le libéralisme que l'affection, m'ont prévenu que cette animadversion pour la robe noire me serait reprochée, malgré mon ardente pitié pour les malheureux qu'elle recouvre. « Pourquoi cette répulsion, m'ont-ils dit ? Est-ce que la robe noire n'a revêtu que des inquisiteurs et des jésuites, que des Dubois et des Albéróni ? Est-ce que saint Vincent de Paul et Fénelon ne l'ont pas portée ? Et puis, est-ce que l'Église seule a versé le sang innocent ? N'oubliez pas les crimes de la Révolution, et gardez-vous de paraître partial. »

Je leur ai répondu : « Personne plus que moi ne révère les Vincent de Paul et les Fénelon, des saints qui ont su être des citoyens et rester des hommes, et dont l'Église de France a particulièrement abondé ; mais je vous ferai observer que si l'Église a exalté ses saints, elle n'a jamais renié ses drôles. C'est là la

fatale compromission qui rend sa robe répulsive à tant de gens. Oni encore, d'autres que l'Église ont versé le sang innocent, mais ils ont été désavoués ; ils ont pu l'être. Les royalistes ont pu détester les crimes des rois, les républicains ceux de la Révolution ; seule, l'Église, prisonnière dans son infaillibilité, demeure solidaire de ces torts du passé que toutes les autres sociétés humaines répudient. Eh bien, me blâmera-t-on d'avoir souhaité que des concitoyens pussent être arrachés à cette solidarité, fût-ce en y laissant leur robe ? en un mot, d'avoir aimé l'homme dans le prêtre, à l'exclusion de son habit ? »

LE BON DOCTEUR

Pour celui-ci, je n'ai pas reçu d'avertissement. On aime assez voir dauber les matérialistes. Je serais pourtant bien injuste si j'avais voulu incarner dans mon Bon Docteur autre chose qu'une minorité. La grande majorité des médecins est matérialiste, et cette majorité est généralement irréprochable. Quant à moi, j'y connais des saints, qui, pour le respect du mariage, comme pour toutes les autres vertus, valent n'importe quel béatifié. Mais il est de faux savants, comme il est de faux dévots, et l'étonnante ressemblance de leurs procédés pour ajuster leurs doctrines

avec leurs passions, et, notamment, pour embler la femme d'autrui, m'a paru digne d'être signalée. En passant, j'ai noté encore leur merveilleux détachement de ce qu'ils appellent *le préjugé patriotique*.

DELPHES

RÉCIT DU CEDORIX CAMULOGNAT

Cedorix, chef de cent hommes. *Ced* cent, *rix* ou *righ*, chef.

Page 99.

. *Et c'est leur Aristote,*
Un savant, qui sur nous de la sorte radole !
Aristote. *De generat. anim.*, l. II, ch. 25.

Même page.

L'an dernier, nous mangions les petits enfants crus.
Pausanias, l. X, 22.

Même page.

Nous ne les liron pas, certes ! encore moins
Férons-nous par écrit protester nos témoins,
Et pour cause!...

On sait que les Gaulois du troisième siècle avant Jésus-Christ étaient entièrement illettrés.

Même vers et suivants :

*Qui sait, cependant, si les âges,
Grands modificateurs de tous nobles usages,
Ne détournent pas à lire nos neveux,
Et si les livres grecs, perçant jusque chez eux,
Ne les induiront pas à croire de leurs pères,
Comme des vérités, ces bourdes somnifères?*

Cette crainte ne devait que trop se justifier. Le respect de nos historiens pour les écrivains anciens est véritablement superstitieux. A peine Amédée Thierry ose-t-il hasarder un soupçon d'exagération sur leurs imputations les plus grossières à l'encontre de nos ancêtres, et Michelet n'y en soupçonne même pas. J'ai vu avec étonnement un simple archéologue, M. H. du Cleuziou, dans un beau mémoire sur la poterie gauloise ¹, montrer là-dessus plus de susceptibilité et plus de sens critique que les maîtres de notre histoire.

Néanmoins, puisque j'ai nommé Amédée Thierry, je veux exprimer le désir que ses livres ², si richement informés, et qu'on ne refera pas, soient les pre-

1. Chez Baudry, rue des Saints-Pères, 15.

2. *Histoire des Gaulois. Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.* Chez Didier.

miers qu'on donne à nos jeunes gens. C'est de cette moelle qu'ils devraient d'abord être nourris, plutôt que des fadaises dont on les gave. Les livres dits à *la portée des enfants*, les recueils *pour le jeune âge*, sont, à mon avis, un des débiliteurs de la génération présente. Donnez des livres d'hommes aux enfants. Avant tout, aux enfants de la France, l'histoire de leurs premiers aïeux, celle qu'on n'enseigne pas dans les lycées, lacune incroyable! et qui n'est pas même mentionnée au programme du baccalauréat. Le sang des Francs ayant été, Dieu merci, éliminé de nos veines par l'action du sang primitif, par ce qu'on appelle l'atavisme, nous ressemblons actuellement aux Gaulois plus qu'aux Français du moyen-âge, et nos enfants apprendront à se connaître eux-mêmes en apprenant à connaître leurs vrais parents.

Ils trouveront enfin dans leur histoire des *aventures* bien plus *merveilleuses* que toutes celles inventées par les amuseurs. Puisse le présent récit, où rien n'est supposé, leur en donner quelque avant-goût.

Page 100.

Bolgg, le brenn, me dépule auprès de cet idoïne.

« Idoïne. — Étym. genev. : *idoïne*, idiot, hébété (par antiphrase), du latin *idoneus*. » LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, tome III, page 7.

Page 100.

J'en ai ri !...

Page 102.

Tout le jour, on ne fit que rire et que tuer.

Page 103.

Qu'à l'entendre, chacun fut pris d'un rire fou.

Page 105.

Nous effrayer, au moins, mais ils nous faisaient rire.

On remplirait une feuille des textes latins ou grecs où le rire d'un Gaulois est consigné. *Respondet ridendo Gallus, Risere Galli, Tantis cum fremitu risus dicitur ortus*, ὁ Κελτός γελάσας, Γελάσας ὁ Βρέννος, se retrouvent en maint endroit de César, de Justin, de Pausanias, de Tite-Live ou de Plutarque. Ce sont de précieux témoignages de la haute santé intellectuelle de la race. Conservons, conservons toujours ce trésor héréditaire !

Page 103.

Et, pour groin, un serpent crochu qui se balance,

L'usage compte *groin* pour deux syllabes :

Le porc Sénat, fouillant l'ordure du groin.

(Châtiments.)

Malgré mon respect pour l'usage, j'ai pris la liberté de compter groin pour une, autorisé en cela par Littré, « Groin a toujours été monosyllabe dans l'ancienne langue, comme cela convenait, venant de *grunn-ire* ». Suivent un grand nombre d'exemples. Littré. *Dictionnaire*, t. III, p. 1941. — Remarques au mot Groin.

Page 103.

A grand renfort d'épieux voilà qu'on vous la fête.

Le vrai terme était *gais*. Le *gais* (*gæsum*) était l'épieu propre aux Gaulois. Bien qu'on le nomme à tout instant dans les textes et qu'Amédée Thierry l'ait traduit et l'emploie couramment, il ne se trouve dans aucun dictionnaire. On y trouve, sans manquer, la *francisque* des Allemands, mais point le *gais* de nos pères. L'ignorance ordinaire du lecteur en tout ce qui les touche m'a empêché d'employer ce brave mot.

Page 107.

Les Grecs, puissants menteurs, ont depuis raconté

Et quidquid Græcia mendax.

Audet in historiâ

a dit Horace.

Page 109.

Se tenant dans les bois dissimulés, les lâches !

Sé rappelle-t-on, à une époque plus récente, un autre ennemi, tout aussi avisé, qui a provoqué la même plainte plus que naïve ?

Page 111.

Bolgg se laissa tomber raide sur son épée.

Il a paru inutile de réfuter l'assertion de Diodore de Sicile, qui veut que Bolgg se soit enivré avant de se tuer. Outre que la réfutation eût refroidi le récit, elle eût fait trop d'honneur à une calomnie puérile. Est-ce qu'un homme ivre se tue pour délivrer son peuple ? Est-ce qu'un ivrogne a jamais été sublime ?

LYRES ET CASSEROLES

Page 140.

*Quand la Satire à court,
Esclave de l'Église et serve de la cour,
N'avait, pour exercer sa flèche redoutable,
Que les méchants écrits ou la mauvaise table ;*

« Un homme né chrétien et Français, se trouve contraint dans la Satire : les grands sujets lui sont défendus. »

LA BRUYÈRE. — *Des ouvrages de l'esprit.*

Page 147.

Un encensoir-orchestre et des accords d'aromes.

Au moment d'imprimer, voici ce que je trouve dans le journal le *Temps*, numéro du 6 décembre 1878 :

« Messieurs Apston et Perry, professeurs de physique au collège impérial de Tokio (Japon), viennent d'adresser à la Société de physique de Londres un mémoire sur un nouveau genre de musique, dont l'idée leur a été suggérée par la manière dont les Japonais savent tirer des effets artistiques de la combinaison habile de certaines nuances avec des mouvements rythmés. Ces deux savants prétendent que l'œil des Japonais est habitué à saisir des délicatesses semblables à celles que perçoit l'oreille d'un dilettante européen, et que le groupement harmonieux d'objets colorés produit sur l'intelligence des effets absolument inconnus en Europe. Ils ont présenté à la Société de physique de Londres un instrument qui permet de jouer un « air de couleurs » sur un écran, avec un disque, dont on fait changer la teinte et les

dimensions d'une façon susceptible d'être réglée et notée. »

Des airs de couleurs aux accords d'aromes, il me semble qu'il n'y a pas loin.

NOTRE-DAME DE LA REVANCHE

Il n'existe pas d'église sous ce vocable, mais le nom seul est ici de fantaisie. Tous les détails du tableau ont été dessinés d'après nature.

Page 161.

*Dieu n'a-t-il plus pour nous des entrailles de père ?
Ces Entrailles, pourquoi ne pas les adorer ?
En peinture, en sculpture, on verra Dieu, j'espère,
Le ventre ouvert, nous les montrer !*

Les marchands d'*articles de religion* — c'est le qualificatif qu'ils se donnent à eux-mêmes sur leurs enseignes — vendent depuis longtemps des images analogues, celles d'un Christ ouvrant à deux mains son thorax, et, de l'index, montrant dans la cavité son cœur saignant. On voit que l'ironie la plus outrée atteint tout juste à la grossièreté de bonne foi de la superstition courante.

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.	1
I. Amour, amour, quand tu nous tiens.	3
II. Le vieux soldat.	19
III. La plainte d'Alfred.	29
IV. Le Christ de Bonnat.	45
V. Aux bains froids.	69
VI. Le bon docteur.	81
VII. Delphes	97
VIII. Le Palais d'été.	115
IX. A Victor Massé.	131
X. Lyres et Casseroles.	137
XI. Notre-Dame de la Revanche.	151
XII. A quoi révent les jeunes filles.	165
NOTES	187

59601183

ERRATA

Page 49, ligne 12 : *Sur* le Christ, lisez : *Vers* le Christ.

Page 51, ligne 14 : *Vicille*, lisez : *Vague*.

Page 98, ligne 6 : *Xercès*, lisez : *Xerxès*.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO







Loe



Doc





